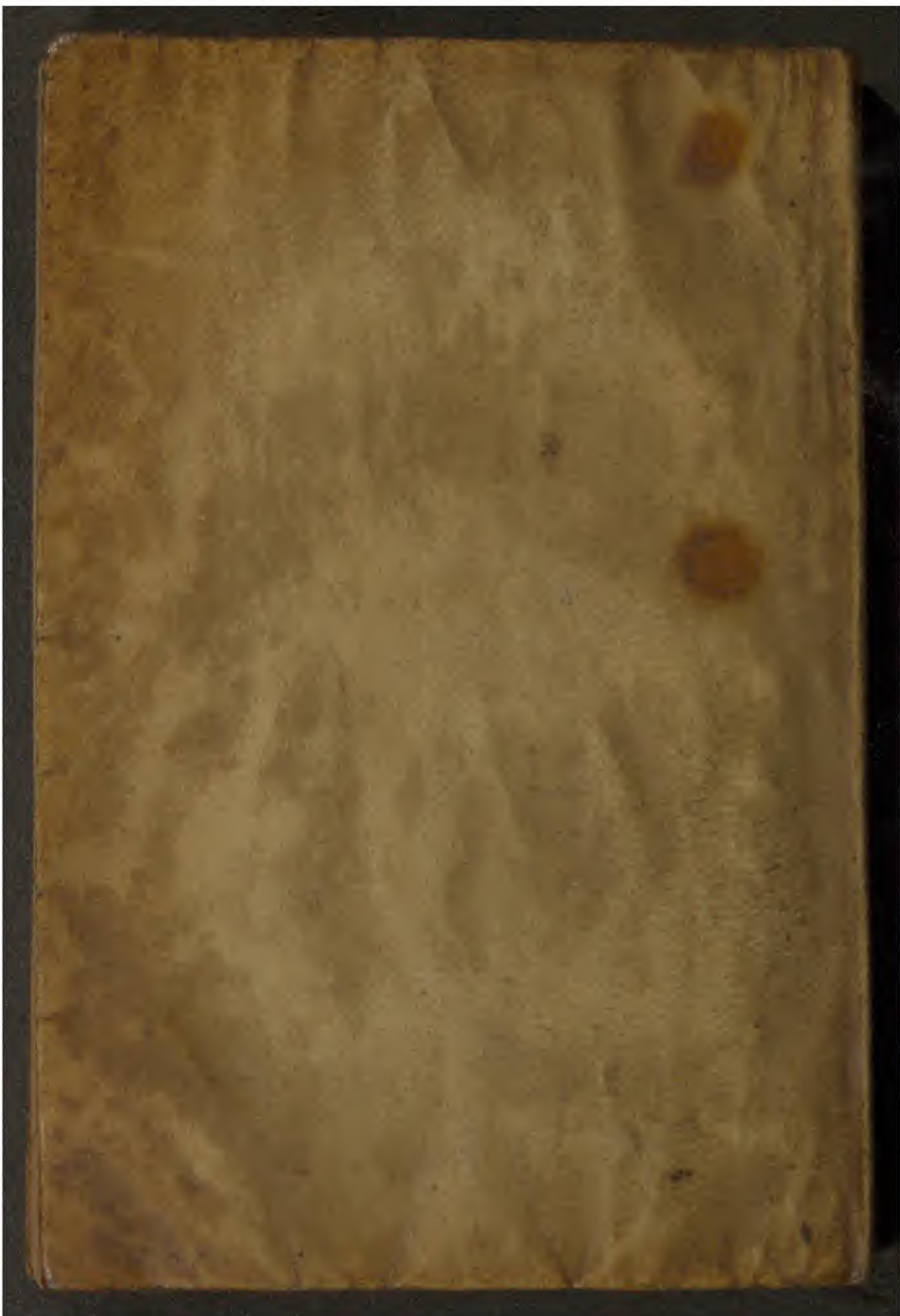




Early European Books, Copyright © 2012 ProQuest LLC.  
Images reproduced by courtesy of The Wellcome Trust, London.  
5263/A







Early European Books, Copyright © 2012 ProQuest LLC.  
Images reproduced by courtesy of The Wellcome Trust, London.  
5263/A





Early European Books, Copyright © 2012 ProQuest LLC.  
Images reproduced by courtesy of The Wellcome Trust, London.  
5263/A



Early European Books, Copyright © 2012 ProQuest LLC.  
Images reproduced by courtesy of The Wellcome Trust, London.  
5263/A

5264 (2)  
**CINQVIEME**

**DISCOVRS APOLOGETIQUE**

**POVR LES CAUSES SVRNATVREL-**

**les del'Inappetance del'Enfant**

**de Vauprofonde.**

**PAR SIMEON DE PROVANCHERES**  
**MEDECIN DV ROY.**

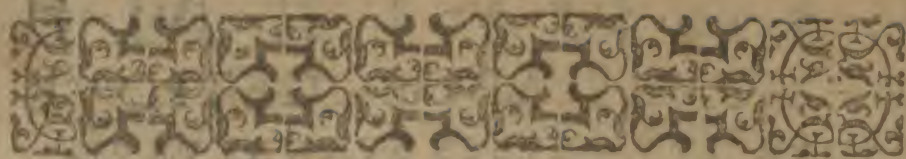


**A S E N S,**

**Chez GEORGE NIVERD, Imprimeur &**  
**Libraire, en la grand ruë, pres saint**  
**Estienne, deuant le Palais.**

**M. DC. XVII.**





## L'IMPRIMEVR

AV LECTEUR.



AVTHEVR de ce cinquieme discours, avoulu prendre la peine de donner au publique, à la persuation de ses amys, plus tost que de son desir, vne responce à vn second Essay de l'Anonyme, duquel est faicte mention sur la fin de son Histoire de l'Enfant de Vauprofonde: au cours de laquelle il releue les causes surnaturelles, combattues, & contredittes en vain, ne peut attribuer à la nature vn effect, qui n'est de l'estenduë de ses forces. C'est le dernier coup decrie de l'Authcur, qui comme viel soldat s'est resolu de pendre les armes au croc pour le reste de ses iours. Je croy que vous ne pouuez faire perte du temps que voudrez employer à la lecture de ce narré.





CINQVIEME DISCOVRS APO-  
LOGETIQUE POVR LES CAUSES  
furnaturelles de l'Inappetance de  
l'Enfant de Vauprofonde

PAR SIMEON DE PROVANCHERES  
MEDECIN DV ROY.

**J**E preuoyois bien, pour peu iudi-  
cieus que ie sois, que nostre Ano-  
nyme, que i'ay contredit en mon  
dernier discours de l'Inappetance  
de l'Enfant de Vauprofonde, ne seroit sans re-  
partie. La raison vouloit qu'il s'esgaiaist encore  
vne seconde fois sur ce subiect, & par le droict  
de bienseance, il le debuoit, consideré qu'un  
esprit releué, plein de feu, fecond en concep-  
tions, & vne bouche d'Or ne pouuoit iamais  
demeurer court. Le Cheual genereus n'a be-  
soing qu'on luy hoche la bride, au simple mou-  
uement de la iambe du Cauallier, sans atten-  
dre le coup d'Esperon, part de la main, prent  
le galop, & va plus viste que lon ne veut. Un  
galant homme a tousiours l'esprit à l'air, & re-  
ueillé qu'il est, des la premiere secousse, & sen-  
timent qu'il à d'estre stimulé à quelque exer-

A ij



## CINQUIEME DISCOURS

cice spirituel, quand mesme il n'en auroit qu'une imagination, il meut toutes les puissances, pour faire paroistre quelque brillant esclat de son masse courage, se flatte en les opinions, & les fait valoir autant qu'il peut, les defend avec pertinacité, puis souuent preoccupé d'un plausible subject à la mesure de son sens, ne le quitte qu'à bonnes enseignes. Certes l'amour de foy mesme donne ceste inclination, & les esslans ont vne grande force sur la volonté. La pratique commune nous fait foy que chacune chose fauorise sa production. La mere, enamouree de son enfant, se conserue avec vn extreme soing, en l'affection qu'elle luy porte. L'ouurier prise son ouirage, & le cherit. Le Pasteur trouue du contentement en la creüe de son petit troupeau. C'est doncques cet instinct naturel, qui a poussé nostre Anonyme à vn second essay, escrit à la main, comme son premier, & non encore mis sur la presse. Et afin qu'il tomba en mes mains, fust veu & leu de moy, l'a fait tenir à Niuerd, Imprimeur en ce lieu de Sens, avec vne lettre soubscripte Morel. Son dessein estoit, comme ie croy, de m'engager encore vn coup à quelque responce. Le nom d'Anonyme que ie luy ay donné en mon quatrieme discours, tracé apres le deces de nostre Inappetent, ne luy plaisant pas, s'est en sa seconde recharge nommé Androgyne &



# DE L'INAPPETANCE.

monstre euidemment luy estre agreable en ceste occasion. S'il m'est permis de penetrer insques au centre de son intention, & la decouvrir, j'ay coniecturé qu'il se promet de remporter sur moy vne plus glorieuse victoire, avec tel honneur, qu'une femme pourroit acquerir sur quelque Rhodomont. Il me presente le duel, m'enuoye le Cartel de defi, duquel il me veut charger, comme s'il fust venu de ma part, designe le lieu de la rencontre, fait chois des armes, & vient au combat armé de bec & de plume. J'ay doncques à me deffendre contre vn vaillant champion, & hardy au combat. Il est muni de tout ce qui peut luy donner auantage en son entreprise. Je ne me trompe point, il est en la fleur printaniere de son aage, & de ses forces. Son beau style, & ses parolles fort recherchees, me font iuger, qu'il est nourry parmi les langues plus disertes de la Cour Royale. Il faut que ie songe & preine garde à moy, j'espere tirer plus de faueur de mon industrie, que de la force, autrement ie ne penserois auoir du bon contre luy. Pour me faire plus mauuais que ie ne suis, il me qualifie du nom de Geant, pour se rendre plus recommandable en la victoire, qu'il s'ose promettre. Vrayement Androgyne, vous auez dressé vostre batterie, non contre vn Geant, mais bien contre vn foible viellard, tout chenu.

A iij



## CINQVIESME DISCOVRS

dans, & vous n'ignorez pas que la glace de l'aage epoincte le courage, & les forces. Mais quoy puis que la partie est faicte pour moy, & que ie suis aucunement obligé d'y entrer, ie ne puis la quitter sans honte, & ne la refusant, ie crains le precipice. Si ie me rend iuge de ce que ie doibz faire en ceste occasion, pour eua-der la honte, il faut tenter le hazard. Sus ie ne veux perdre courage, courons la fortune. Vous me faictes resouuenir que les armes sont journalieres, il peut arriuer, si l'ardeur trop grande vous pousse, que d'une glissade ferez vne mauuaise desmarche, & tomberez par terre, lorsi'empoigneray l'occasion aus cheueus, pour prendre mon auantage sur vostre cheute, non pour m'en glorifier, ny esleuer d'auantage, ains pour vous traicter à l'amiable, & sans aigreur. Ie me suis aucunement imaginé, que ce nom d'Androgyne m'estoit vn presage de futur renuersement pour vous, toutefois sans confusion, voire honorable, puis que vous entreprenez ce duel pour vne belle & chere maistresse, telle qu'est la nature. Si Phaeton parmy les Poëtes à esté blasmé, pour auoir inconsiderement pris la conduite du chariot paternel, si est il loué parmy eus en son precipice, pour auoir fait veoir son courage en vn effect de haute entreprise. Ie sçay bien que vos coniectures & raisons, au subiect qui se



presente, sont en apparence viriles, mais possible qu'en fin elles seront iugees femelles. Et quand il arriueroit, que vos efforts fussent si heureux, que de me faire tomber les armes des mains, ie puis estre à couuert, soubz la faueur du declin de l'aage, estant du nombre de ceux, sur lesquelz la victoire acquise, ne donne pas beaucoup de louange au victorieus. A quelque prix que ce soit, il faut rendre ceste derniere Seue, puis que la chose tourne de ceste façon. Vous me conuiez de faire vn meilleur ttraitement à la nature, le party de laquelle vous prenez si eperdument, & avec ceste persuation que ie debuois la respecter davantage, & luy donner plus de pouuoir que ie ne fais, coulant parmy vos pensees, que ie doibs me porter à son party, & que si c'estoit à recommancer, que ie le ferois, c'est pourquoy vous essayez de me reietter dans le fort des causes naturelles, & me conuiez de me retirer a la fourdine des landes surnaturelles, i' vse du mot de landes apres vous, & contre mon sens. Car ie ne me fusse oncques aduisé, de donner aus causes surnaturelles, leur departement en des plaines desertes, & infructueuses: parceque la cueillette s'en fait parmy les iardins abondans & plantureus de Dieu, de Dieu dis-je, qui a fait don à la nature de tout le plan des beautez, qui se voyent esparses dans les carreaus, & com-

A iij



partiments de son estenduë. Que dittes vous Androgyne, croyez vous qu'il me soit iamais tombé en la penſee de deſpouiller la nature de ſes droits, ie ne deſire point que ceſte faute me ſoit imputee, parce que ie l'affectionne, & que ie me ſens grandement obligé à lui conſeruer ſes prerogatiues, i'y ſuis engagé par ma profeſſion. Mais ſi, par la force de la raiſon, ie me ſuis eſleué, à ce qui eſt au deſſus de la nature, peut elle ſe plaindre de moy iuſtement! ie ſçay bien que ie n'ay rien dit à ſon deſauantage, & i'aimerois mieus encourir, pour ce ſubiect, le blaſme d'ignorance, que de commettre ceſte faute. Mais ie me plains de vous avec occaſion, du iugement que vous avez rendu ſur mon aduis, touchât l'Inappetance de Godeau. Vous l'avez rapporté à vn meſpris, que ie faiſois, de la religion catholique, c'eſt icy ou ie reſume ces parolles, ne pouuant les paſſer ſoubs ſilence, parce qu'elles ſont trop aigres, & mettent ma creance en doubte, qui ne ſ'eſt iamais eſloingnee de la religion Catholique, en laquelle i'ay eſté nourry des le berceau, & i'eſpere par l'immense bonté de Dieu la conſeruer entiere en ma vieilleſſe. Quoy? eſſe faire choſe au meſpris de la religion Catholique, que de raualler la nature à l'exaltatiō de Dieu, & ſoubmettre les cauſes naturelles aux ſurnaturelles? Je croi au contraire, que ce ſeroit



auilir, & auoir en mespris la religion Catholique, d'attribuer à la nature des effects surnaturelz, ausquelz elle ne peut atteindre : Et quand ie me serois mespris en la perquisition de la vraye cause de la longue Inappetence de Godeau, ce ne seroit pourtant vn erreur, comme il vous est aduis : car ceste question ne touche en rien la Foy Catholique : & neantmoins vous craignez, crainte qui n'a point de fondement, que la creance que i'ay acquise en ma profession, à vostre dire, n'autorise ce que prenez pour erreur. Ie voudrois renoncer plus tost à ce credit, quand ie l'aurois, que de donner autorité à vne opinion erronee, & tant s'en faut que i'en eusse la volonté de l'establiir, que ie ne pourrois seulement permettre à ma pensee, d'encliner à ce desir. Cecy soit dit comme en passant, & sans dessein de vous offencer, tant ie fais scrupule, de donner atteinte à vostre merite. Ioint que ie ne porteray iamais ma volonté ny ma bouche à la mesdisance, quand mesmes ie me sentirois outragé, & piqué outre mesure, tant le mesdire me desplaist. Ioint que i'estime estre vne lacheté de cœur, de rendre iniure pour iniure, aussi que ie veux me persuader, voire croire, qu'avez vn autre sentiment de moy, Et que ces mots (au mespris de la religion Catholique) vous sont eschappez par mesgarde, ce trait n'estant qu'un



## CINQVIESME DISCOVRS

flux de bouche, & de plume. Ce qui fait le plus pour moy en ceste action est, que quand j'aurois rapporté les causes naturelles à Dieu, ie n'ay point fait tort à la nature, puis qu'elle mesme aduoueroit, si on la prenoit en témoignage, tenir de lui tout ce qu'elle a de plus specieux, en somme tout, sans rien excepter, sçachant bien, si elle est capable de sçauoir, que tout ce qu'elle possède, luy est vn pur octroy, & que toutes ses actions, grandes ou petites, feroient en demeure, sans le concours de la divinité, qui agit en elles, comme cause supreme, à laquelle toutes les autres respondent, comme les Iurisdiccions subalternes aus Cours souueraines. I'admire les œuvres & merueilles du treshaut, quel'on ne peut iamais assez exalter, ie ne mesprise point la nature, qui lui est assubiectie, cōme vn vassal à son Seigneur. Mais il faut qu'on la recognoisse bornee, & ses passes estre limitees. Il aduient de la, & l'experience nous l'apprent, que la nature erre souuent en ses œuvres, pource qu'elle est asservie à la matiere, & à sa disposition, qui n'est pas tousiours vniforme, & sans bigarrure, parmy les rencontres & accidens fortuits, qui sont dispensés de sa conduite, Si bien que comme seruante d'une puissance superieure, elle fait non ce qu'elle veut, mais ce qu'elle peut. Abandonnons ce champ aus Theolo-



mens, qui mieux emplumez que nous, vollent  
fort haut, & s'esleuent iusques aus plus subli-  
mes secrets de Dieu : conseruons nous dans les  
bornes de la medecine, que vous & moy pro-  
fessons & examinons comme, pendant quatre  
ens vnze mois, Godeau à cessé de boire & de  
manger, par le benefice des causes naturelles,  
ou surnaturelles, confrontans les effects des  
vns aus autres. Vous presentez ce moien, pour  
la decision de ceste controuerse, nous ne pou-  
uons faire choïs d'vn meilleur expedient : ainsi  
la raison nous iugera, boucherōs les aduenues à  
toutes passions, sortirons del'amour de nous  
mesmes, & en ce faisant nous aurons vne meil-  
leure rencōtre que celle qui escheut à l'incon-  
sideré filz de Priam, qui meu d'vne apparente  
beauté, & aueuglé d'vne violente affectiō d'a-  
mour, adiugea la pomme de discorde à venus  
prenant à la volée, & temerairement son par-  
ti, au mespris des dons somptueus de Iunon,  
& des perfections de Pallas. Je vous aduouē  
que ce sont effects surnaturelz, d'vn rien faire  
quelque chose, marcher sur les eaues sans ap-  
puy, s'esleuer au Ciel sans artifice & par les pro-  
pres forces, donner le sentiment & mouue-  
ment à vn corps insensible & immobile, ani-  
mer la poussiere, creer d'vn Atome plusieurs  
animaus, conuertir l'eauë en sang, & en vin,  
diuiser les eaues pour donner passage au peu-



# CINQVIESME DISCOURS

ple d'Israel, faire taillir l'eau en vne terre aride d'vne roche sans apparance d'aucune source nourrir l'espace de quarante ans d'vne rosee du Ciel vn nombre sans compte d'hommes femmes & enfans parmi des deserts sauuages & infertiles, multiplier les pains & les poissons, donner la veue aux Aueugles, faire marcher droit les boiteux, rendre l'ouye aus sourds, guerir les lepreux. Ie recognoy doncques avec vous, tous ces effets estre surnaturels, auquelz la nature ne peut rien pretendre: mais ie ne suis d'accord avec vous de la proposition vniuerselle, que vous voulez estre la base de vostre discours, & le fondement de vostre assertion, qui est, que Godeau a vescu inappetant, priue de toute nourriture, par vne cause naturelle. Pour la confirmer, vous mettez en auant ceste maxime. Qu'en quelque subiect que les effects surnaturelz paroissent, ilz le portent & eleuent tousiours à vne perfection plus grande, qu'il n'auoit. Si vous eussiez dit, quelquefois, au lieu de tousiours, ie presterois ma creance a vostre proposition, & ne se pourroit denier: mais ie tiens qu'elle est trop generale, & trop hardie, puis que par vne seule instance opposite, elle se peut destruire & renuerser. Supposez que i'aduançasse ceste proposition, tous les hommes sont blancs, il ne faut que luy opposer vn seul homme maure & bazané, pour



ne subsister la negative, que tous les hommes ne sont pas blancs. De mesme ceste consequence se trouuera bonne & veritable, si quelque effect surnaturel ne donne pas tousiours au subiect, vne plus grande perfection, s'ensuit que ceste proposition est faulse. Que tousiours l'effect surnaturel rend le subiect plus accompli. Vous auez bien preueu, que vostre axiome seroit impugné, aussi auez vous mis en auant des effects surnaturelz, pourraion desquels, les subiects n'ont eu rien de mieux, ains sont decheus de la perfection, qu'ils auoient auparauant. Comme il est arriué aus esprits de lumiere lesquels bouffis de superbe, ont esté faits esprits de tenebres. Ainsi l'homme, qui en son estat d'innocence pouuoit ne mourir pas, & par son peché a esté rendu esclau de la mort. Ceci est encore auéré en Cain, & Nabuchodonozor brutis, & si reculez du grade qu'ilz tenoient, que l'on les a veu conuerser avec les bestes, & encore en la femme de Loth metamorphosée en vne statue de Sel, priuée de sentiment & mouuement, ne different en rien à vne pierre inanimée. Laissons les instances que vous mesmes produisez contre vostre proposition, pour laquelle releuer, vous accusez la presumption des esprits rebelles, la malice industrieuse de Cain & de Nabuchodonozor, l'incredulité de la femme



# CINQUIESME DISCOVERS

de Loth. Tous ces effects ont este au dessus de la nature, & estes contrainct d'acquiescer ceste verité. Doncques si ceux ci n'ont este douez d'une plus grande perfection, & leurs effects sont procedez d'une cause surnaturelle ceste consequence est infallible, que l'effect surnaturel n'esleue pas tousiours son subiect à un degré plus sublime. En suite de quoy il est bien receuable à dire qu'en ceux ci, comme en ceux la, reluit la toute puissance de Dieu, laquelle ne contrepoincte point sa volonté, & à laquelle il ne deroge aucunement, par ce qu'il eschet de bien, ou de mal à ses creatures, n'ayant autre but que l'execution de son bon plaisir. Il a fait, dit veritablement le sacré Psalmographe, tout ce qu'il a voulu. Sa puissance & sa volonté se trouvent esgales, & en pareil degré de valeur. Quand la volonté se porte à rabbatre, & à uilir un subiect par un effect surnaturel, il est abbaisé: si son plaisir est de l'exhausser outre sa condition, & luy departir une plus grande perfection, il est esleué: car tout luy est possible, & n'est point attaché aux bornes de la nature. Ainsi l'effect prent la qualité, & la denomination de sa cause: que si elle est surnaturelle, il est surnaturel, soit que le subiect dechee de sa perfection, soit qu'elle recoiue une plus eminente condition: parceque Dieu ne suit pas la qualité du subiect, mais il



depart, & communique en telle façon, que bon luy semble, l'effect de sa volonté. Que si vous considerez de prez les effects surnaturelz du premier rang, Dieu n'a pas tousiours eu, pour but & fin la melioration du subiect des causes surnaturelles. Et qu'ainsi soit, ç'a esté vn grand merueille, que la diuision & retraitte des eaues, pour dōner passage à la gent saincte, & la tirer des mains de Pharaon, mais qu'elle plus auantageuse cōdition en ont les eaues acquise? rien ne leur en est escheu de mieux. Et le Rocher qui s'est ouuert pour rassasier la soif, qui pressoit le peuple de Dieu parmi les deserts arides, s'est il trouué avec quelque attribution de plus grande dignité? Il est resté rocher, & ce corps inanimé a rendu de l'eau, pource que Dieu la voulu, & que toute creature est asservie à la toute puissance. Qu'un asnesse ayt parlé c'est vn merueille grand, elle ne la peu faire par la force de sa nature, & pour ce faire qu'elle attribution de mieux luy en est elle arriuee? Doncques il n'importe pas que le subiect de genere de sa perfection, comme il est suruenue aus subiects du second rang, ou qu'elle lui soit ou ait esté plus auantageuse, en l'une & en l'autre maniere l'effect suit necessairement l'estat de sa cause, soit avec vne condition d'empirement au subiect, soit de melioration. Car tout depend de la volonté de Dieu, duquel



## CINQUIESME DISCOVERS

seul on peut dire, il a voulu, & la volonté a esté accomplie. Voila le fondement de vostre maintenu l'appé, & vostre proposition vniuerselle iustement debatue, & deniée, suiuant laquelle vous avez inferé. Que Godeau n'a point esté esleué en son Inappetance, & cessation du boire & du manger, en vne perfection plus releuee, si bien que cest effect n'auroit point subsisté par vne cause surnaturelle. Je veus faire veoir le contraire, & monstrier que Godeau a cessé de boire & de manger par vne cause surnaturelle, & que la vie n'a peu lui estre conseruee sans la nourriture, pendant quatre ans vnzemois, qu'avec vne cause au dessus de la nature humaine : si bien que c'est chose euidente, que cest effect en Godeau est attribuable à vne cause surnaturelle, & qu'en lui elle se recognoit manifestement. Respondez moi ie vous en prie, & sans passion, viure sans aliment esce vne propriété humaine? viure sans emaciation & sans flux des substances deperissables, n'est ce pas vne chose du tout extraordinaire, & outre la condition du corps humain? Quel iugement ferez vous de la repletion des veines, conseruee iusques au dernier soupir de sa vie, sans flectrissure & inanition? Que croirez vous du sommeil bien reiglé, sans aucune interuention des vapeurs, sans aucune regenera-  
tion



des esprits, Puis quel aliment est hors d'usage, & qu'il ne s'en prent plus, il ne se doit plus faire de sang. Et si la portion du sang plus subtile & ærienne, est celle qui sert de matiere aux esprits, s'il ne se faict plus de sang, il ne se fera plus d'esprits. Neanmoins la subsistance de Godeau, & integrité de ses fonctions monstrēt l'assistance des esprits, instrumens des facultez, pour donner cours aux actions. Doncques veoir des effectz sans regeneration des esprits, & des esprits sans productiō de nouveau sang, & sans entremise & interuention des aliments, est-ce pas chose au dessus de la nature? Doncques il y a eu en Godeau des récontres, qui l'ōt esleué par dessus le cours de la nature. Ne nous arrestons à ceste obseruation pour le regard de ce subiect, duquel nous parlerons cy apres plus amplement, passons a quelques autres cōsiderations, qui poussent Godeau hors les passes de la nature. Veoir vne faculté naturelle oy siue & inutile, ie dis vne faculté naturelle du tout necessaire à la subsistāce des plus nobles, dont elle est la base, voire la mere nourrice, direz vous que la nature y ait aucun droit? certes en tout si le fondement n'est assuré, ce qu'on iette dessus, tombe de necessité en ruine, de maniere que si la faculté naturelle est blessée ou perdue, les autres courēt la mesme risque. Car si elle desiste de leur impartir leur



## CINQVIESME DISCOVRS

suc ordinaire, elle perissent, cōme feroit l'en-  
 fant nouveau né, si la mammelle, qui luy four-  
 nit le lait, luy estoit refusee. Mais supposons  
 la cheute de la faculté naturelle, & la subsistāce  
 des autres sans elle, direz vous que cela soit se-  
 lon l'ordre que Dieu a estably en la nature? ce-  
 la se peut il faire selon leur propre & speciale  
 destination! la raison me tire à viue force hors  
 de ceste opinion par vne impossibilité plus  
 claire que le iour. Mais voicy vn effect mer-  
 ueilleus, la nature y perd son escrime, & ne  
 peut parer ce coup. Il y auoit desia deus ans,  
 que Godeau ne prenoit plus aucune nourriture,  
 & pendant ceste espace, on le voyoit dru &  
 sain, ses actions vitales & animales n'estoient  
 point empeschees, ny blesees: quand tout a  
 coup il tombe en vne impuissance de chemi-  
 ner que ses iambes ne peuent plus le porter &  
 demeure attaché à vn liēt vn an trois mois, a-  
 pres lesquelz nouvelles forces luy reuiennent  
 en vn instant, il marche de pied ferme, & n'a  
 desisté d'aller & de venir iusques à la maladie  
 de laquelle il est mort. Ceste soudaine rele-  
 uee, la reprise de ses forces, ceste puissance de  
 marcher sans aucun appuy de nourriture, &  
 ceste plenitude du corps & bonne habitude  
 sont ce effets de la nature! ne remarquez vous  
 pas icy vne vertu extraordinaire d'vne cause  
 autre que naturelle? Et partant ne dittes plus,



qu'il ne se veoit rien en Godeau, qui puisse auoir esté fait cōtre la commune voie de la nature. D'allieurs l'experience nous apprend, que l'on peut veoir vn feu sans brusler, mais par vne suspension de sa propriété bruslante, de quelque part qu'elle vienne, soit de Dieu immédiatement, par sa toute puissance, soit par sa permission. Si vous admettez ceste suspension, comme vous y serez contraint veu qu'il est tousiours demeuré en vn mesme estat, sans emaciation recognoissable, ceste suspension n'est pas aus termes de la nature, & sa puissance ne s'estend si auant. Je veus inferer de ce que dessus, que Godeau a fait paroistre en soy des preuues demonstratiues d'une cause surnaturelle, en la suite de sa vie sans boire sans manger, sans amaigrissement, sans vuidanges des veines pendant le cours de quatre ans vnze moys, en la reprise des forces & en son releuement subit. Que si ces effets se doibuent ren-ger sous quelque cause, ie n'en recognoy point de plus asseuree que la suspension de la faculté naturelle, & de son action appetitiue. Godeau n'est pas dittes vous le premier, ny seul, qui s'est maintenu sans aliment, plusieurs ans & moys, voire plus longuement que luy, & pour cela peut il d'un petit nombre qui s'est veu par diuers siecles, entreprendre de rompre l'ordre, qui s'est gardé en la nature humaine.



# CINQUIEME DISCOVRS

ne, parmy l'infinité & innumerable multitude de tant d'hōmes, qui ont esté depuis la creation du monde iulques à nostre aage, non en vne partie d'iceluy, mais en toute son amplitude: vous ne reuoquez point en doubte, que ce ne soit naturellement, que l'vniuersité des hommes viue par le moyen des aliments: pourquoy differez vous de croire, que ceste petite quantité, quia vescu sans l'vsage des viandes, a esté maintenuë par vne cause surnaturelle. Les Philosophes tiennent pour maxime, que rien ne peut de soy, & par les propres forces, rendre vn effect outre la destination de son espee. Commela chaleur n'est iamais productive de la froidure, qui est son contraire, ny la froidure de la chaleur. Vous n'attendez pas que le bois de la vigne, se charge d'un fruit hors de son espee, vous n'esperez pas qu'il vous rende des poires, ou des pommes. Aussi le poirier, & pommier iamais ne se couuriront de raisins: si bien que de differentes especes, n'aissent different effects. En fin l'indiuidu de chacune espee, est inuesty des proprietiez de son espee: tellement que si l'enfant de Vauprofonde a vescu, & conserué la vie sans le secours des aliments, par quelque secret ressort de la nature, c'est ou vous buttez, il seroit veritable, que quelque chose pourroit produire vn effect outre, & par dessus son espee. Car



ceste propriété, de boire & de manger, est naturelle à chacun. C'est doncques vne qualité que l'espece contribue à ses indiuidus. Mais viure sans aliment, n'est point vn don de l'espece, pource qu'il seroit commun à tous ses indiuidus. Partant c'est vn priuilege, en consequence duquel i'ay conclud, que si les hommes pouuoient viure, sans boire & sans manger, par vn attribut de l'espece, que l'homme ne seroit necessité, pour viure, de boire & manger, & qu'ayant en soy le pouuoir de s'en passer, les pauvres n'auroient occasion de mandier leur vie miserable. Vous tournez ceste consequence en raillerie, & neantmoins vous affermez, que quelque homme peut, par le benefice de sa nature, auoir ce passedroit, puis que Godeau s'en peut vanter, & de ce qu'aucuns ont esté veus auoir vescu sans boire & sans manger, vous ne scauriez conclure de la que tous les hommes puissent viure sans aliments. Et pour donner quelque lustre à vostre negatiue, vous m'obiectez si vn champignon se trouue estre vne pierre, s'ensuit il que tous les champignons soient en puissance d'estre pierre. Je dis que si la nature a donné au champignon le pouuoir d'estre pierre, elle peut le communiquer aus autres champignons: parce que la propriété naturelle, en vn indiuidu de quelque espece, est naturellement commu-



## CINQVIESME DISCOVRS

nicable aus autres indiuidus de la mesme espece. Neantmoins de la similitude du champignon, vous tirez ceste consequence, Quoy que Godeau ayt subsisté longuement en vie, sans vser d'aucune nourriture, vous dittes, qu'il ne s'ensuit pas que tous les hommes puissent viure, priuez du boire & du manger. Prenez garde à la similitude, de laquelle vous pensez faire trophée. Estimez vous qu'il en aille de mesme à l'égard de Godeau comme du champignon? abus, & fallace trop euidente. Car le champignon pierre, ne peut estre dit champignon qu'abusiuement, & le champignon est d'une autre espece que la pierre: si bien que cest vne pierre, & non vn champignon. Ceste comparaison ne peut conuenir à Godeau, & le rapport, qui s'en feroit, seruiroit de risée. Car ores que Godeau ait cessé de boire & de manger, comme le commun des hommes, cela ne la point tiré de l'espece humaine, Il est resté depuis son inappetence formée & continuée, entier tout tel qu'il estoit au parauant. Et quoy n'est ce pas l'espece, comme nous l'auons ia dit qui communique à ses indiuidus les proprietés, qu'elle embrasse en soy? ouy. Ce qui est attribué par elle à vn indiuidu, est attribuable aus autres indiuidus de l'espece. Ainsi quand la nature humaine, sous laquelle Godeau est compris, luy a departy le pouuoir de viure sans



aliment, si c'est vn effect naturel, que de viure sans manger, elle a peuë & deuë estendre ceste propriete à tous les indiuidus de l'espece humaine. C'est de la que i'ay mis sur le tapis ceste consequence. Que si Godeau par la vertu de la nature, qui est premiere en l'espece qu'el'indiuidu, pouuoit se passer de nourriture, les pauvres mendians indiuidus, aussi bien que luy de l'espece humaine, par la vertu de la nature, n'auroient besoing de rechercher leur vie avec tant de soing, & de trauail, puis que la nature leur est vne commune mere, qui partage esgallement ses enfans, de sorte que si Godeau tient d'elle la cessation de boire & de manger, tous doiuent auoir le mesme droict ores est il qu'ils n'ot point ce priuilege, duquel Godeau a iouy, ce n'est doncques point en luy vn effect de la nature. Et puis ce qui agit naturellement ne porte son action outre son espece. Si doncques Godeau vit sans manger naturellement, ceste action est retenuë dedās l'enceint de l'espece, & en suite de ce commune à tous les indiuidus de l'espece. Pourquoy doncques tous les indiuidus hommes ne font il comme Godeau? c'est pourceque l'action de viure sans aliment, est hors les passes de la nature, si que c'est vn passe droict d'vne cause qui a quelque eminence sur la nature. Aussi ie conclus, que Godeau a vescu long temps, priué de toute

B iij



## CINQVIESME DISCOVRS

nourriture par vne cause surnaturelle. Pardonnez moy, Androgine, si ie dis que me semblez faire aucunemēt comme le chien, qui ne court pas à celui qui lui iette la pierre, mais il prent la pierre à belles dents: ou comme le chien d'Ai-  
 sope, qui lasche le morceau qu'il tient avec les dents, pour empoigner l'ombre d'un morceau qu'il voit figuré en l'eau. Vous l'aissez industrieusemēt le corps de mes raisons, pour vous attacher a vn tiltre, qui porte le nom d'Inappetence, & que vous dittes emporter la piece. C'est vouloir iuger le proces sur l'etiquet du sac, sans veoir les pieces. Et pour vous preualoir de cetiltre, vous establissez quel'Inappetence est vne læsion del'action naturelle, si que i'ay tort de la rapporter à vne cause surnaturelle, puis que telle Inappetence est maladie, cause, ou accident de maladie. Cemoť ne peut rendre vostre cause meilleure car nous n'auõs entendu parler d'une Inappetence commune, qui suit ou l'erreur de la faculté, ou le vice des parties instruments de l'action. Nostre intention a esté de faire mention d'une Inappetence, dispensée des loix de la nature: si bien qu'elle ne releue point, ny de la faculté, ny des instruments de l'appetit. Car si la faculté eut erré en son principe, les empeschemens de son influence se fussent manifestez: si interressée en ses organes, se fussent remarquez en eus les



signes sensibles, ou d'intemperie ou de mauuaise conformation, ou de solution d'vnité, soit deuant, soit apres le deces de nostre Inappetent. Quand ie parle de l'erreur de la faculté en son principe, ie n'entend l'ame vray principe des facultez, ains du cerueau, la læsion duquel se manifeste, lors que la faculté trouue des obstacles, qui empeschent son influence. Mais comme cohærente à l'ame vne & indiuisible, & qui ne quitte rien de sa perfection, la faculté ne peut estre interessée pour son regard. Ainsi l'erreur de la faculté consiste non en l'ame, mais aus empeschemens qui se trouuent aus organes remarquables au cerueau, siege principal de l'ame. Je ne me veus arrester d'auantage sur ce subiect, mais faisant presider la raison sur nostre different, elle cōseruera le bon droit, a qui il appartient, & iugera au profit de celuy, qui aura la iustice de son costé. Pensez vous que l'Inappetence soit au mesme rang que le ieusne, & l'abstinence? cela ne se peut faire. Car le ieusne & l'abstinence sont en la volonté de celui qui ieusne ou s'abstient, mais l'Inappetēce ne suit pas le desir de celui, qui est Inappetent. I'aduouē bien que l'enfant de Vauprofonde ne pouuoit souffrir que lon luy parla de manger, ce n'estoit pas que les causes efficientes de l'appetit lui manquaissent, ny que les instruments de l'appetit fussent interessez,



ceste lésion se fuit manifestee par signes sensi-  
 bles, mais il auoit vn sentiment vif du passage  
 bouché, & de la striction du Gosier, vni en la  
 partie superieure, si que toute entree estoit de-  
 niee à l'aliment comme aussi la sortie aus excre-  
 ments des intestins. Il auoit bien ce sentiment,  
 mais la simplicité & ignorance ne luy permet-  
 toient de le dire, ni d'en faire aucune plainte.  
 Et ceste astriction; qui demeura cachée tant  
 qu'il a vescu, s'est decouuerte en la dissection,  
 qui en a esté faicte apres son trespas. Je confes-  
 se franchement que ce mot d'inappetence,  
 ne declare pas suffisamment ceste extraordi-  
 naire, de laquelle il s'agit, & pour mieux dire,  
 ceste cessation de l'usage des aliments interue-  
 nuë sans lésion de la faculté laquelle par son  
 influence meut, & reueille l'appetit, & sans ta-  
 re aussi des organes destinez à ceste fonction.  
 Mais laissons la question du mot, si on en trou-  
 ue vn plus propre, & plus significatif, il sera  
 bien receu. La controuersie arrestée sur vn mot  
 n'a point de grace, il faut casser la noix qui veut  
 manger le noyau. Les amoureux de Penelope  
 confus, & reculez par la pudicité inexpugna-  
 ble de ceste Dame, ne pouuans iouir d'elle car-  
 ressoient ses filles de chambres. Ceux qui abā-  
 donnent le subiect, pour s'attacher au mots,  
 font de mesme. Faisons mieux, ne nous entre-  
 battons point pour le mot, ceste contention



ne seroit point digne de nous. Les mots ne sont qu'indices des choses, comme sont les bouchons du vin que l'on expose en vente. Reprenons le subiect. Je suis d'accord avec vous, que la chaleur innee, & l'humeur radical ne peuvent estre multipliez par les aliments, mais ie maintiens qu'ils seruent à leur conseruation. I'en ay discouru en mes premiers narrez & monstré qu'ils estoient dissipables, & auoient besoing d'estre fomentez, puis qu'ils venoient de principes subiects à la dissipation, & principes premiers de la generation, qui sont la semence & le sang maternel. Aussi la chaleur innee vnue indissolublement a l'humeur radical perit en fin, ou de soy mesme ou par cause externe. De soy mesme en la caducité des ans, par cest axiome veritable. Que tout ce qui a commencement prent fin. Aussi la viellesse est la voye en laquelle se trouue la perte finale de l'une & de l'autre, comme aussi quand les causes externes interuiennent, qui ont pouuoir de dissiper, suffoquer, & esteindre la chaleur innee & l'humeur radical par quelque violence. Doncques la multiplication de ces deus n'est pas receuable, mais bien la conseruation. Or pour suyure vostre piste, estce vostre aduis, Androgyne, que l'huile d'une lampe allumee soit en pareille condition, que ces premieres causes de vie? certes il seroit mal fondé, parce



## CINQUIESME DISCOVRS

quel aliment, duquel le sang & les esprits sont extraits, les soustient & entretient par vne similitude de substance, aussi qu'ils simbolisent en qualité. Je ne veus pas dire que pour ceste conuenance le sang multiplie l'un & l'autre ny que les esprits passent en la substance de la chaleur innee, & de l'humeur radical, mais qu'ils sont capables de les maintenir, comme semblables & non opposites. Ores est il vray, que l'eau qui occupe le fond de la lampe par sa pesanteur, & pour la tenir fraische n'a rien de commun avec l'huile, ny du costé de sa substance ny de la part de la qualité: de la vient que l'huile & l'eau ne se meslēt point, l'huile nage sur l'eau & l'eau tient le fond de la lampe. I'ay dis que c'estoit à raison de sa pesanteur, & pour le rafraichissement du vaisseau. Parce que si la lampe estoit eschauffee de la flame, que la mesche expire & rend, elle aduanceroit sa dissipation. L'eau de la lampe a encore vn autre vsage, qui est de tenir l'huile en vne hauteur raisonnable, afin que la mesche ne recoiue que l'huile, pour éclairer, & que l'eau soubmisen'abbreuue la mesche, qui empescheroit l'esclat de sa clarté brillante. Dire que l'eau fomentel'huile, les contrarietez de substance & qualitez y contredisent, ce seroit maintenir que l'eau est aliment du feu ce qui ne peut estre. Car l'effect des contraires est de se rui-



aer, & defaire l'un l'autre. Je ne reiette pas ce que vous dittes de l'eau, que par la contrariété elle peut fortifier la flame. Car se sont ennemis iurez qui conspirent la perte de l'un des deus, lesquels aus approches semblent redoubler leurs forces à l'enuy. Permettez moy aussi de mettre en auant vn autre vsage de l'eau qui tient le fond de la lampe, dans laquelle on verse puis apres l'huile, celle cy nage sur l'eau, & l'huile demeure separee, qui n'entre point en la communauté de l'eau, & ceste eau recoit les excremens de la mesche, & les demesse d'auec l'huile, affin qu'elle n'en soit point brouillee, & que la flame en reste plus nette, & plus lumineuse. Venons à vostre similitude belle veritablement, & plausible pour donner quelque lustre à vostre aduis: mais elle n'a le pouuoir, de me faire aduouer vne consequence, que vous pretendez en tirer. Que le vuide remply de quelque chose que ce soit, peut seruir à la subsistence des corps, pourueu que ce qui remplit se puisse familiariser avec le vuide, ce qui est accompli, dittes vous, par les esprits, que iugez estre conuenables pour remplir les vuides des matieres dissipees. Je ne puis comprendre la familiarité des esprits avec le vuide. Car si le vuide n'est rien, ce qui n'est rien, n'a point de familiarité avec ce qui est, ny d'actiō par ce que l'actiō suppose vne chose qui s'ub



## CINQVIÈSME DISCOURS

fiste, & sur laquelle l'action se fait, aussi que l'action ne peut estre, si ce qui donne mouuement a l'action, ne subsiste: vous assurez que l'esprit agit dans le vuide, & le remplit. Or ce qui est remply n'est plus vuide, & supposons le réplage, ie dis que tout ce qui remplit, n'est pas capable de faire subsister vn corps. Quelque venin receu peut remplir le vuide d'un corps animé, mais ne cause sa substance, ains l'aneantit mais l'aliment le remplit & conserue. Car la fin de l'aliment est la conseruation du corps, & de toutes ses parties. Cela demeure sans difficulté, & n'y auroit apparence de le contredire, & par consequence nous auons soustenu, qu'en l'aliment cōsistoit le reestablisement des substances dissipables & dissipées. Nostre premier discours contient les preuues tres euidentes de ce subiet, ou nous en auons assez dit pour faire foy, & donner lieu à la verité. Vous y acquiescez, accordant la reparation qui se faict des substances deperies, pourueu quel'appetit demeure en son entier, & non pas au defaut d'icelui. Et par la preuue de ce subiect, vous iettez sur le bureau ces parolles expresses. Qui n'appete point, ne mange rien, ne mangeant rien, rien ne luy reste a diger, aussi ce rien ne produict aucun suc pour estre distribué aus parties Et si le suc manque, l'adaptation & l'assimilation sont en demeure. Cela



posé vous inferez que celui qui se trouue en ce  
defaut d'appetit, peut subsister longuement,  
sans soif & sans faim. Et lors vous faictes ceste  
difiunctiue, ou le subiect demeure en estat sans  
apparence de dissipation, ou il s'attenuë & con-  
somme de momēt en moment. Informez moy  
maintenāt, comme vn corps composé de par-  
ties consomptibles & euaporables, peut de-  
meurer en vn estat. Cest ce que ie ne puis ima-  
giner, ny entendre. Vous faictes ouuerture de  
quelques moyens, que vous coniecturez capa-  
bles de continuer ceste subsistance en vn estat,  
pour vn l'ong tēps mais ie ne puis les aduouer  
pour veritables, & ne me semble assez effica-  
ces, pour produire vn tel effect, l vn desquelz  
est la feculence du sang. Et quoi? leau qui est  
boueuse en est elle moins dissipable? vn vin  
surmonté de sa lie, & brouillé, n'est il pas eua-  
porable, autant que celui qui est defequé.  
Pourquoy doncques le sang feculant sera il  
garenti de la dissipation? voi-la vn moien pre-  
mier qui n'est point receuable. Voions si le se-  
cond, qu'avez presēté, aura plus de force pour  
luy donner nostre creance. C'est dittes vous  
l'espeisseur & opacité du cuir, ou la densité des  
tuniques des vaisseaux. Le moien est fort esloi-  
gné de la verité. Car ores que la dissipation,  
soubz la faueur de ce moien, peust manquer  
par quelques iours si est-ce qu'elle ne seroit



## CINQVIESME DISCOVRS

empeschee, ny retenuë par vne longue suite de iours, traicte de mois, & coulement de plusieurs anneés, pendant lesquelles, les impressions ardëtes de l'air, & les glaces sont receues. Les vnes & les autres se sont faictes res sentir à Godeau, dequoy ie puis medire tesmoing oculaire. Puis qu'ë vne saison froide ie lay veu desirer le feu, & s'en approcher, & en vne saison chaude, ie l'ay veu suer & rechercher le frais. Preuve tresmanifeste de la penetration du chaud, & du froid par l'ouuerture des pores, tant du cuir externe, que des tuniques interieures des vaisseaus: ainsi ce moien offert, ne peut estre admis. Le tiers n'aura pas plus de credit, qui est l'obstruction imaginee des sur geons capillaires, ou des embouscheures mezaraiques. Enseignez moy, comme l'enfant plein d'esprits vitaus & animaux, qui produisoient les fonctions des parties plus nobles, a peuë subsister sans touche de maladie, au progres de quatre ans vnze mois, puis que l'obstruction empesche la perspiration, cause efficiente des putrefactions interieures, d'ont les fiebres prennent leur origine, tant s'en faut doncques, que telle obstruction imaginee, le rendit capable d'vne vie de si lōgue duree sans manger, qu'elle le debuait precipiter en quelque infirmité, & accourcir ces iours. Le quatrième moien propose, se recontre dittes vous

au secon,



au seron, par le defaut duquel le sang desistoit d'estre porté aus parties, si bien qu'estant tary & desseiché, la distribution du sãg cessoit: ainsi les parties s'en passoient, & n'appetoient rien. Je dis que si le seron a peu estre consumé, que les autres substances fluides n'ont peuë estre garaties & sauuees de la dissipatiõ. Et quoy? les esprits d'une substãce plus tenue, que le serõ, auroient ils estre libres, & affranchis de ceste euaporation! certes ce qui peut le plus, peut aussi le moins, ce qui a peu absumer la serosité, a deub estendre son pouuoir sur les esprits, qui n'ont vne consistance si crasse, ny si dense que le seron. Voiez Androgine, le peu d'apparẽce des moiës que vous presentez, pour empescher le flux cõtinuel des substãces dissipables en l'homme, expose aux causes tant internes, qu'externes, qui ont pouuoir de dissiper les consumptibles. Et puis vous n'avez point mis en consideration la contrarieté des qualitez elemẽtaires, qui s'entrechoquent & sont en vn continuel diuorce, à la ruine les vnes des autres, & lesquelles, à raison de leur conflit mutuel rendent le tẽperament, qui resulte d'elles, alterable & subiect a mutation: si bien qu'il ne se peut cõtinuer en vn mesme estat. Ie veus conclure de cecy, qu'ores que l'appetit ne fut point induict es parties, qu'il fust esteint, que rien ne fust attire, & qu'il ne se fist enuoy d'aucun suc, neanmoins que ce flux

C



des substances euaporables ne pouuoit estre retardé, ny empesché, attendu qu'elles sont asseruies aux impressions tant des causes externes qu'internes, assez efficaces pour fondre, & consumer les substances liquides. Et bien que nostre Godeau doué des fonctions principales, & plus nobles, n'ait senty le flux des esprits, en l'estendue de quatre ans vnze mois, nous disons que la nature n'a point eu de force en sa substance, & que ça esté vn grand merueille, procedant d'une cause releuee au dessus de la nature, & qui ne se peut r'apporter à vn amortissement de la faim, & de la soif, qui sont accidens, en la nature des hommes, deriuez du defect des choses qui peuuent s'opposer aus iniures de la faim & de la soif. Veu que par la voye la nature, rien de ce qui est dissipable, ne peut longuemēt demeurer en vn mesme estat, si bien que le corps qui a son estre fluide & caduque, au mesme poinct qu'il est arriué au plus haut de gré de son esleuation, trouue sa decadence. Roulez vn peu vos cōsiderations sur la chaleur innee & influente, contemplez leur mouuemēt sans interruption, il faut que l'une soit fomentee, & l'autre maintenue par les esprits, que le sang produit, par vne cōuersion de sa plus subtile substance & arienne en vne spiritueuse, si necessaire, que sans elle il faut dire adieu, tant à la chaleur insite, qu'à l'influente. Car celles cy



n'ont vn estre qui puisse subsister tousiours en vne melme face, & sont exposees a vne resolution, comme toute autre substance fluide, ny ne se peuuent cōtinuer en leur force & vigueur, que par l'entremise du sãg, extrait de l'aliment. Encore est ce chose considerable, que l'vne & l'autre chaleur respandent leurs rayons chaleureus, par toutel'estendue du corps, si que toutes les parties en sont eschauffees. Et cōme vn vaisseau approché du feu, s'eschauffe, & va diminuât la liqueur qu'il cōtient, aussi la chaleur innée & influëte qui halenent, & viuifient les parties, vont consommant par leurs soupir eschauffans les substances fluides. Ce seroit vser de reditte, d'entrer plus auant en ce discours sur ce subiet: par ce que nos premiers en sont tous pleins, & ma plume n'y seroit maintenant employee, n'eut esté que i'ay voulu effleurer tout ce qui est touché, & compris en vostre second narré, avec plus de patience, Androgyné, que mes exercices ordinaires ne me donnent de loisir. Voyons l'exemple des assiegez que vous mettez en veuë, pour me persuader, que cōme ceux la, pour soustenir vn lōg siege, font espargne de leurs viures, aussi que nature prouide a faict de mesme en Godeau. Ie ne veoy point que cet exemple vous releue de cheute, & vostre opiniō n'en est de rien plus à couuert. Car vous faictes iouer à la faculté retentriceson



## CINQVIESME DISCOVRS

rollet à part, & voulez qu'elle se soit maintenue, avec ce quelle pouuoit auoir de reste, des que Godeau commença d'estre inappétant, & quitta toute nourriture. Si des lors le ressort de l'attraitrice ne iouoit plus, la retētrice demourroit sans vsage car il falloit que quelque chose luy fut enuoiee attirée & receue, auāt qu'estre retenue. Si la bonde d'un estang est leuee, & qu'elle dōne sortie à toute l'eau, supposez qu'il n'en reuienne plus de nouuelle, la bonde désormais qui seruoit à la retenue de l'eau est du tout inutile. Aussi comment pouuez vous imaginer, que les parties aient de la retenue d'une chose, qui ne leur est enuoiee, puis que ce qui les nourrit, & entretient veut estre receu, en suite de ce, retenu. Biē est il veritable, que ceux qui sont bloquez, preuoient la necessitē qu'ils peuuent auoir des viures, en vsent sagement, les mesnagent autant que faire se peut. Mais vous ne pouuez accōmoder ceste prudence aux parties instrumētaires des fōctions, que la faculté naturelle produit & meut: par ce qu'elles n'operent avec iugement, & ne sont conduittes que d'un instinct, n'entrent point en discours de la necessitē de leurs fonctions, leur gloire est leur obeissance, qu'elles prestent à leur autheur, ne plus ne moins que les corps cēlestes, qui ont leurs roullements reiglez, non par iugement, & discours, mais parce que Dieu en a disposé



de la façon. Et comme il n'y a que ceste diuine Majesté, qui puisse arrester le Soleil en sa course iournaliere, ny le moment rapide & circulaire des cieux, aussi n'y peut il auoir qu'elle, qui suspende les actions naturelles, qui s'abandonnent à la conduite des facultez, aussi esloingnees du iugement, que leurs effects. Quel est donques le pouuoir des facultez sur les parties, qui seruent a leurs fonctions? c'est d'effectuer toute chose selon le premier desseing de celui, qui les a determinees à vne fin, selon sa volôté, & avec telle caution, qu'elles sont necessitees, & portees à ce qui luy plaist, sans y rien contribuer, non plus que la mer qui a son flux & reflux, n'apporte rien, que l'obeissance, & certes rien ne passe les limites qui luy sont posez, par celuy qui fait esclater ses œuures par nombre, poids, & mesure. Ie m'estonne, Androgyné, que vous ayez estimé la nature auoir preueu le defect de la faculté naturelle, & suggeré vn autre secours que l'aliment, pour la maintenir quelque espace de temps, sans l'interuention du boire & du māger. Vous l'avez publié & soustenu. Si vous parlez d'une nature obeissante, qui n'est pas souveraine, & qui fleschit sous l'autorité d'une plus puissante, & vostre cōception se termine en Dieu, vous estes contraire à vous mesmes, qui trouuez bon que ce secours viēne de la nature immediatemēt en sorte que l'effet qui en peut



## CINQVIÈSME DISCOURS

reussir depende d'une cause puremēt naturelle.  
 Vous adiugez vostre secours pretēdu a la faculté  
 vitale & au sang subtil des arteres fomēte par  
 l'air, nous auons suffisammēt refuté & cōtredit  
 ceste opiniō, nous auōs leuē la chassie des yeux,  
 pour faire voir que la faculté vitale ne peut sub-  
 sister sās la naturelle, & que les esprits estoient dis-  
 sipables a tout momēt s'ils n'estoient reparez par  
 le sang lequel est enuoié du foye au cœur pour  
 estre elaboré & seruir de matiere au sang arteriel  
 duquel resultent les esprits vitaux, cōme de ceux  
 cy les animaux. Vous ne rrouuez mauuais, que  
 l'exanguité des arteres qui a esté remarquée en  
 la dissection & ouuerture des vētres moiens &  
 inferieur de Godeau, apres son decēs avec la re-  
 solution des esprits, soit aduenue par la propre  
 flāme du subiet, & par l'ētre mise d'une chaleur  
 estrange, & que telles substances, qui partici-  
 poient plus de l'air, & du subtil aient esté plus  
 promptemēt esuanouies, cela n'a point de dif-  
 ficulté, & pour ceregard, ie ne suis differēt d'a-  
 uec vous, & c'est de quoy noz discours rendent  
 vn clair tesmoignage, si que ce seroit rebattre  
 sur vne mesme enclume le mesme fer, que d'en  
 faire maintenāt vne plus ample demōstration.  
 Vous aduancez, que l'air attiré receu, & mué en  
 eaue a fomenté, & fait subsister la matiere olea-  
 gineuse & cōbustible, qui reluisoit en luy, & de  
 cet air voulez que l'eaue trouuee escautez va-



gues des parties du thorax, de la vessie & autres, ayt maintenu ceste matiere oleagineuse, qui est l'humeur radical & les esprits. Eltrāge doctrine & inouie, de dire qu'une eaue pur excremēt ait esté l'entretien de la vie, qui ne symbolise ny en substāce, ny en qualité avec ceste matiere oleagineuse, ny avec les esprits. Je vous confesse que ie ne suis point disposé à recevoir vostre opinion, ny capable de comprendre ce moien. Je conçois biē, que l'air pris en sa pureté, peut avec les alimens seruir a l'entretien des esprits, mais non lors qu'il est cōuerty en eaue. Ce n'est parmy les flāmes que l'air passe en eaue, mais parmy les froidures. Je prens a tesmoing les eaues des cautez de la terre, que le Philolophe veut proceder de l'air condésé, par la froidure de ses cachots. Encore disie, que l'air aspiré n'est conuertible en eaue, dedās vn corps animé de chaleur, bien peut il le rafraischir. Vous donnez a ceste eaue la subtilité, comme à l'air, & l'affranchissez de toute couleur, & odeur, ce que ie ne puis aduouer. Car l'eaue, contenue dans le thorax & vêtre inferieur, estoit dense & visqueuse, plus encore celle qui estoit en la vessie, laquelle comme safranée, communiquoit sa tainture au lieu de sa cheute, ce qui ne se fut fait, si la subtilité que lui adigez, lui fut demeurée. Je n'ay point dit qu'elle fust insipide, mais biē que son odeur n'estoit point facheuse au flair, n'ayant

C iij



## CINQVIESME DISCOVRS

rien, qui telmoigna en ceste retenue aucune putrefactiō. Il vous a semblé que ceste retētion d'excremens accōmodoit vostre opiniō, pour ce que de la vous tirez la fetardise & paresse de la faculté expulrice, enquoy se pouuoit recognoistre l'aisopissement de toutes les facultez dediees au seruice de la faculté naturelle, commune & generale. Mais puis que nous auons monstré cy deuant, que les instrumens de ces facultez n'estoient point interressez, ny par intemperie, ny par solution de continuité, ny par vne mauuaise conformation, chose qui rēdent les parties inutiles, & les priuent de leurs actiōs, Il n'est pas expediēt, ny raisonnable, d'en traiter encore vn coup plus a decouuert, ie serois importun si ie le faisois, & du tout ennuieux. Vous cōuenez en fin, qu'avez esté trompé, lors qu'en vostre premier narré, vous avez represēté l'extenuation des parties interieures, à laquelle vous ne vous arrestez plus, parce que vous avez esté deuēment informé de la manutention des parties, en vn mesme estat, principalement de celles qui seruoient a la faculté naturelle. Vous coniecturiez qu'elles debuoiēt estre atrophiees & racourcies, faute d'estre occupees, & leur defaillant l'exercice de leurs fōctions ordinaires. Ores se sont elles cōseruees sans l'entremise des alimēs sans qu'elles fussent employees, & fōdez ceste conseruation sur la douceur du tempera-



ment, & a l'aide de la faculté vitale & de ses organes, voïos ce qui en est. Quāt au tēperament, il ne pouuoit auoir plus de douceur en son inappetēce, que deuāt, & la cessation des fonctions naturelles, ne pouuoit occasionner ceste douceur, non plus que leurs excercices. Ce n'est doncques pas ceste douceur, qui a donné voie a son inappetēce, & rendu capable de la supporter si longuement. Ce n'est pas non plus le secours de la faculté vitale, & de ses organes, qui ait seruy a son maintien sans aliments. Car si la faculté vitale prêt son entretien de la naturelle, celle cy n'emprunte pas sa substāce de la vitale. Cecy soit remarqué encore en passāt, & retournons aux excemens retenus. Je dis que c'est vn merueille, de les auoir trouué sans odeur mauuaïse, ouy c'est vn merueille, contre la raison & l'experience. La raison est que toute suppression des excemens, est suiuiue d'une alteration & corruption notable, & de la procede la mauuaïse odeur, qu'ilz acquierent, par le concours de la chaleur estrange, & de l'humidité excrementeuse. L'experience en la retenue soit des vrines, soit des excemens reservez aux intestins, nous en donne assez de preuue. Car en la suppression des vrines, si en fin elles trouvent vne issue, le flair en est du tout insupportable, apres vne lōgue retenue. Et que direz vous des excemens des intestins supprimez, & non



## CINQUIESME DISCOVRS

vuidez par vne espace de temps ? y ail rien qui  
 sente plus mauuais en leur excretion ? ceste pra-  
 tique se verifie en l'eauue trespure. Car si vous la  
 laissez croupir, elle se corromp, & a vne expira-  
 tion qui offense le sens. Vous concedez a l'air,  
 & imputez la suaue odeur des excremens trou-  
 uez en Godeau, tant en sa vessie, qu'es autres  
 cauitez & retraictes du corps, à l'air dis-ie, qui  
 est sans odeur. Mais l'air peut il empescher la  
 puanteur d'une cloaque ? s'il est receu, il prent  
 la loy du corps qui le recoit, le trouuant infecté  
 il s'infecte & sent mauuais. L'air lumineux qui  
 passe par vn vase coloré de rouge, de bleu, ou  
 de iaune, prêt la couleur du verre, ainsi l'air s'ac-  
 cōmode à la qualité du subiet, duquel il est ad-  
 mis. Ce n'est pas doncques l'air qui empesche  
 l'alteratiō des excremēts, mais ce sont les excre-  
 ments qui infectent l'air. Vne charogne corrup  
 l'air proche, par sō exhalatiō foetide. Ce n'a dōc  
 ques esté del'air, que les serositez trouuees a-  
 pres la mort, dedans les vuides du corps, ont  
 esté exemptees de foeteur. Et parce que i'ay mis  
 en auāt, que l'enfāt auoit eu les puissances & fa-  
 cultez naturelles entieres, pendāt la cessation  
 du boire & du manger, vous obiectez que nous  
 voions les parties quitter leurs fonctions, faute  
 d'une plus noble puiffāce. Je veux que cela soit,  
 mais ce manquement depend, ou de la faculté,  
 ou des parties instrumentaires asseruies a la fa-



faculté. Il s'est remarqué ci-deuant, que la faculté trouuant l'organe de son action bien disposé, produisoit infalliblement son effet. Car c'est vne chose resolue, & tenue veritable que toute cause est productrice de son effect, si elle n'est empeschée. Elle ne l'estoit a son egard, nous l'auons fait voir. Quant aux parties elles n'estoient point en defect. Pourquoy doncques cessoit l'action de la faculté naturelle es parties instrumentaires de l'appetit? Je dis encore vn coup & vne fois pour toutes que la faculté estoit sans obstacle & que de son costé elle ne pouuoit estre en demeure. Aussi de mettre en auant que l'empeschement procedoit de la part des parties, il n'y a point d'apparence. Car pour le regard de la faculté considérée en sa source, elle reste tousiours entiere, tāt que l'ame, qui ne marche point sans elle, est vnie au corps, ce luy est vne propriété inseparable, & qui est tousiours capable de produire son action, si les instruments y sont disposez. Vous tenez que la faculté peut demeurer oisue, cōme elle se trouuoit en Godeau, par vne grande traitte de temps. Doncques l'ame, de laquelle elle depēd, & prent son mouuement, pourra estre sans action & endormie. D'allieurs c'est vne chose arrestee parmi les Medecins, que la cheute d'vne faculté, tire les autres à sa cadence, & les destruit. Accordez vous en avec eux, ou vous en tirez du tout. Je



suis de leur party, la raison & l'experience m'o-  
 bligēt à le tenir. L'vnion entre elles est si gran-  
 de, quelles ne se peuent diuiser ny quitter, que  
 si l'une est en desroute, les autres sont en fuite,  
 & se perdent ensēble: ainsi elles conspirent leur  
 conseruation & leur ruine, s'accordēt en l'une  
 ou en l'autre façon. Pour nous monstrier que la  
 faculté naturelle a esté oisue, vous luy trouuez  
 vne cache, en la cessation du boire & du man-  
 ger, pēdant laquelle nostre Godeau est demeu-  
 ré en mesme estat, sans accroissemēt, ou exten-  
 tion des parties, & en mesme proportion qu'el-  
 les estoient des le commencement de son inap-  
 petence, & cest icy le boulleuert, auquel auez  
 placé le magazin de vos forces. le veux faire vn  
 abbrege de vos parolles, & neantmoins ie ne  
 laisseray rien du subiect, que i'ay à représenter,  
 puis que le pensez seruir a vostre pretention.  
 L'appetit cessant, dittes vous, l'attraction ces-  
 soit, cecy traine avec soy la demeure de l'assi-  
 milation & depulsion, parce que l'assimilation  
 presuppōse l'enuoy de quelque maniere assimi-  
 lable, comme aussi la depulsion cesse, par le  
 defaut de ce qui est receuable. Car la repulsion  
 veut que la chose qui doibt estre reiettee, soit au  
 lieu d'ou elle doibt estre repoulsee, & ny estant  
 pas, il ne faut esperer, ny attendre ceste action  
 de la faculté expulsue, & en consequence de  
 ceste gradation, vous concluez que Godeau



ne pouuoit croistre, & en fin la substance restoit en vn mesme degré. Mais si des choses qui sont assubieties à l'aliment, rien ne peut demeurer long temps en vn mesme estat, & qu'il faille, qu'en leur sublimité, elles trouuent vne prompte decadence, vous ne pouuez establir ceste fermeté en chose qui de soy mesme court a vn flux continuel. Or que les parties de l'homme aient ceste subiection, nous en auons dōné tant de preuues en nostre premier discours que ce seroit mal employer le temps, de si attacher d'auantage. Et puis c'est chose qui fait honte au iour, puis qu'elles n'est point cachee aux plus simples, & qu'il ne faut point estre scauant, pour en auoit la cognoissance, qui est commune aus ignorans. Aussi est-ce vn accident inseparable de la nature humaine, qui a son periode d'accroissement, auquel estant arriué, elle commence au mesme temps a dechoir. Je vous donne, & veuz donner ce passedroit, que la creuë n'eut plus de part ny lieu en Godeau, si est-ce que ce corps qui auoit acquis ses dimensions, ne se pouuoit au dernier point de sa creuë, s'y conseruer & maintenir, & ne la peu faire de soy mesme. Il faut doncques poser vn moien capable de l'affermir, en tel estat qu'il ne peut diminuer apres sa derniere creuë. En verité il ne s'en peut imaginer d'autre que celuy del'aliment & comme il estoit necessaire, pour esleuer le



subiect au feste de son accroissement, il ne l'est pas moins, ou peu s'en faut pour sa conseruation. Car il passe en la bouche de tous, que nous sommes maintenus par les mesmes choses, desquelles nous sommes esleuez, & accreus.

Or est il, que l'aliment est le moien de nostre esleuation, cest doncques l'aliment qui nous conserue. De sorte que l'aliment retrenché, celuy qui est a la cyme de sa creuë, desiste de croistre, & va se diminuanr de moment en moment. L'experience nous releue de ceste difficulté, cōtre laquelle nulle raisō n'est receuable. Reprenons icy ce que vous auez dit de plus de la retenuë des matieres, qui se sont trouuees au fond du ventricule, au vuide des intestins, & en la cavitè de la vessie. Vous la r'apportez au manquement, & demeure de la faculté expulsive, & a l'imbecillité du temperament. Je ne puis recognoistre que le temperamēt pretendu ait peu seruir a ceste retenuë, car le tēperament, est vn moien par lequel l'action est accōplie, moins ou plus perfettemēt, selon que le temperament est bõ ou mauuais fort ou foible. Mais le temperament detraqué par vne interperie, & perdu peut tenir l'action en demeure. Car toute intemperie destruit l'action, & le temperament l'establit, de sorte que le temperament pour imbecille qu'il soit, ne fauorise point la retenuë, qui est vn effect de la demeure, qui se



encōtre par le defect & annulation de la vertu  
impulsiue. Vostre intētion n'est pas mieux sou-  
tenue de la faculté vitale, & de les organes, cō-  
te nous l'auōs fait veoir par plusieurs raisōs de-  
uites cy dessus, lesquelles cōtiennent la confe-  
sion & vniō des facultez indiuisibles lesquelles  
esunies ne peuuent subsister. Et pource que  
par ce subiect, la similitude des horologes vous  
est, pour la tirer a vostre auantage, voions ce  
que pouuez en pretendre. Je l'ay produite afin  
de mieux insinuer & esclercir le doute de la sub-  
stance des facultez vnies, & monstrier la confu-  
sion, qui arriueroit de leur diuorce & diuision :  
et ne l'ay employee, qu'en ce qu'elle pouuoit  
seruir, pource que toute similitude cloche en  
quelque chose : il ne peut en tout y auoir vn  
mesme rapport, si est il vray au sens que ie lay  
mets en auant qu'elle fait fort contre vous c'est  
pourquoy vous luy donnez la chasse & pensez  
auoir assez fait de remarquer les façons diffe-  
rentes des horologes & comme il y en a qui sont  
composez de plusieurs ressorts a diuerses fins,  
les vns sont pour la sonnerie, autres pour le re-  
veille-matin, aucuns pour marquer les heures,  
et autres pour mesurer le temps : desorte que  
il arriue que les ressorts destinez a vne fin,  
viuent du defect, il ne sensuit pas, que ceux qui  
ont bastis pour vne autre action, n'aillent biē.  
Vous dissimulez mon intētion, & prenez mal,



## CINQVIESME DISCOVR

à mon auis, ceste similitude. Car ie n'ay visé qu'à vne action, & affermé que si, pour l'accomplissement d'icelle, plusieurs ressorts ont esté faits, la desbande de l'un suffit, pour les empêcher toutes, car tout ce qui desire le cours de plusieurs choses, pour la perfection, il faut que toutes se rencontrent pour l'accomplir. Comme pour escrire, qui est vne action, il faut la plume, l'ancre, le papier & la main toutes sont concurrêtes, si l'une manque l'action ne se parfera pas. Veoir n'est qu'une action, pour l'effectuer, l'œil a besoing de la faculté visive qui luy est enuoiee, des nerfs optiques qui recoiuent l'influence des esprits, l'obiet sur lequel la vision se fait, & l'air illuminé capable de luy rendre la chose visible, si vous retrâchez vn de ces moiës, il ne faut esperé, que la vision se face, qui desire l'assemblage de toutes ses choses. Voila vostre subtilité rabbatuë, & ma similitude releuee, à la verité de laquelle vous serez forcé d'acquiescer, & de recognoistre avec moy la necessité de la substâce de la faculté naturelle, qui ne se peut separer des autres, sans la commune ruyne de toutes. Vous semblez la rabbaïsser, la disant seruante des autres. Je veus qu'elle soit moins noble, mais son employ n'est à mespriser, puis qu'elle est l'une des colonnes de la vie, & la premiere en exercice, donnant cours aux autres facultez, lesquelles recoiuent la matiere qui les esleue



esleué de ceste source. Qui ne sçait, que le foye n'est pas cōparable au cœur, qui a les fonctions plus illustres que luy, & qu'il ne se doibt apparier au cerueau, qui en produit de plus eminentes? Cette triple faculté est accouplée d'un cōmun lien d'amour, elles s'entresecourent au besoing, sont nettes d'enuie & ialousie, chacun d'elles reluit en son siege sans cōfusion, & toutes commandent en l'estendue de leur ressort, selon leur premiere destination. Si doncques les actions de la faculté naturelle semblent moins releuees, elle ne prent ombrage des superieures, & celles cy, quand elles auroient quelque sentiment de la dignité de leurs plus belles & plus glorieuses fonctions, ne s'en orguilliroient pas dauantage. Ceste doctrine de la conuenance & accord entre elles est receue de tous, aussi est ce le haure de ma retraitte. Je ne trouue point d'asseurance parmy les vagues des nouveautez, ou plusieurs font naufrage & se perdent. I'ay tousiours, Androgine, redoubté & apprehendé les bourasques des opinions nouvelles, pour demeurer a l'abry des veritez anciennes recogneues, & grauees de siecle en siecle és esprits plus iudicieux, & de plus grand merite. Vn peu deuant la fin de vostre discours contenāt la recherche de la cause naturelle de la substance de Godeau, sans le secours de la nourriture, vous me faites vn grand merci-

D



ment de la bonne opinion que ie conceuois de vous, & de l'estime que i'en ay fait: mon but n'estoit pas d'en esperer aucune actiō de grace, moins ay-ie pretendu de vous flatter, mais i'ay tousiours desiré de louer les choses louables, & de rendre ma parolle conforme a ma pensee. Si ie l'eusse fait autrement, & eusse couuert par le silence les perfections qui vous sont acquies & naturelles, vous auriez eu subiet de vous plaindre de moy. Si ie n'en ay assez dit, ça esté pour n'encourir la honte d'une mesprisable flatterie: Ioint que le mepris que l'on pourroit faire de moy pour ce defaut, ne me fera iamais si grief, que le sinistre iugemēt que l'ō feroit de ma parolle, qui ne sera iamais que franche, & conforme à la verité, voire esloignee de toute adulation. Aussi ie me suis librement ahurté a vne rencontre de mots couchez en vostre premier discours, touchant les vaisseaux prouuoians & ombilicaux, l'vsage desquels vous auez representé heureusement au second, qui ma porté a ceste replique, non pour vous traiter comme vn Momus, ou l'epicurien que Galien a malmené, & que vous auez remarqué. Je n'ay eu oncques ceste intention, & ma creance a esté que rien ne peut vous eschapper qui contredise la puissance, & les effects de Dieu. Si ne puis-je dissimuler, que n'aiez escrit, comme le fœtus eut peue receuoir l'aliment, mieux par la bou-



che que par l'ombilic, & que Dieu eut peue de-  
terminer vn moien autre, que par les vaisseaux  
ombilicaux. I'ay attaqué ceste parolle de mi-  
eux, vous la trouuerez couchee en vostre exem-  
plaire. Je suis de vostre grace saisi, & du premier  
& du second, qui me deschargent tousiours de  
la faulx imposition que l'on pourroit m'impu-  
ter. Je confesse bien que i'ay dit la dessus, Que  
Dieu, qui vnit sa puissance indissolublement a  
sa volonté, n'a rien fait qui soit subiet à control-  
le. Je le dis encore, montrans qu'ayant disposé  
d'une chose en vne facon, estre vn grand erreur  
d'en vouloir imaginer vne meilleure, & il suffit  
pour comprendre la perfection & accomplisse-  
ment de son ouurage, dire que c'est luy, qui en  
a esté l'architecte. Je ne puis passer sans respon-  
se la demande, que vous me faites de l'usage  
des vaisseaux ombilicaux, apres l'exclusion du  
foetus, lesquels vous estimez demeurer lors  
sans usage, & que ie croy n'estre inutiles. Je pro-  
fesse pour tesmoingner leur vtilité, qu'ils font  
partie du tout, & que ce qui est tel ne peut es-  
tre sans usage. Et comme le blocail en vne mu-  
raille fait partie dicelle, & n'est inutile, ainsi  
les vaisseaux ombilicaux, qui restoient parties  
du corps, ne sont priuez d'une vtilité particu-  
liere, & quand ils n'auroient autre fin, que le  
deub agencement du tout, il suffiroit. Mais ie  
dis d'auantage, qu'ils seruent en qualité de li-



gamēts, & sont destinez a vn autre effect. Ainsi les appendices des os ont vne consistance molle, quand le fœtus est dans le clos, & pourpris de la matrice: mais avec le temps ils prennent la condition de los, & bien tost apres qu'il est tiré de ses enuelopes naturelles. Aussi voions nous que ce qui n'est que cartilage en vne faison, en fin deuient os. C'est ce meisme os qui se rencontre par fois, & assez rarement, au cœur de quelque homme, & qui en la plus grande part n'est que cartilage. Mais supposé que l'vtilité de ces vaisseaus ne fut manifestee, l'ignorance ne feroit pas qu'ils n'eussent quelque vsage. Et en verité qui voudroit soubmettre toutes choses aux sens, il y auroit dedans le monde plus de choses, iugees inutiles, que de celles qui sont destinees a quelque vtilité. Cest possible s'arrester trop à ce subiet. Venons au dormir de Godeau, que vous reueillez, remuant ceste pierre, pour vous en seruir contre moy, & me la ietter. Vous me forcez pour parer le coup, de vous opposer la puissance surnaturelle, que vous impugnez, & vous monstrez que le repos & sommeil de Godeau, en la cessation longue des alimēts, n'a peu estre continué reiglement, sans l'entremise d'une cause surnaturelle, qui est mon opinion, la vostre est contraire. Pour la defendre, & mettre à l'abry, vous attribuez le dormir de Godeau au traual seul, qui doit



estre fuiuy necessairement du repos, par la vicissitude des choses, parce que les esprits, diminuez par la continuation du travail, deuiennent laches. Et comme vn ballon defenflé, que l'on a ballotté longuement, ne peut plus bondir & sauteler, s'il n'est enflé de nouveau, ainsi faut il rafraischir les esprits, & comme les renoueller, par le moien de l'air, afin qu'ils puissent succeder à nouvelles peines, & nouueaux exercices. Vous employez ingenieusement ceste similitude, pour nous faire prester quelque creance à vostre opinion, mais approfondissant ce subiet, Ne voiez vous point que si le seul rafraichissement del'air suffit aux esprits, & que l'air seul soit de soy capable de les faire subsister, puis que l'air ne manque ny ne peut iamais defaillir, ils ont tousiours ce rafraichissement, & partant la lassitude ne peut les apprehender. Mais puisque la dissipation les touche, qui est l'vnique moien par lequel ils se relaschent, sont moins vigoureux & moins efficaces, si l'air est incapable de les reparer, pour empescher que la lassitude ne les saisisse, recours a l'aliment, c'est de luy seul qu'il faut attendre la restauration. Ce n'est par le repos, Androgyne, qui suit la lassitude, duquel ils sont reparez, mais iugez, que pendant le repos & dormir, il leur suruiët quelque matiere habile à les reparer, & quand ils sont renouellez, ils ont leur retour vers les

D iij



## CINQVIESME DISCOVRS

parties, pour les mettre en leur debuoir, & faire valoir les actions desquelles ils sont cautes efficientes, du moins instruments. Car tout ainsi que le ballon, qui estoit demeuré flac, poussé & repoussé d'une part & autre, rentre en sa vigueur, supporte d'estre encore batu & rebatu, apres auoir receu de nouveau le soufflé de quelque iouuenceau, de mesme les esprits, relachez & affoiblis par le trauail, reprennent nouuelles forces, pendant le repos, par la production de nouveaux esprits. Mais d'ou leur vient ceste generation d'espris, sinon de l'aliment, duquel le sang prent son estre, & sans lequel il ne pourroit subsister, voire duquel sang resultent les esprits, par l'assistance desquels les parties sont capables d'exercer leurs fonctions. Vous qui me demandez si curieusement de meilleures raisons, vous mesmes en debuez donner de plus solides, pour rendre aux esprits, qui se sont euaporez par la suite du labeur, nouuelles forces. Ores si la cause surnaturelle, qui est Dieu, a voulu que les choses passassent en Godeau de la facon, qu'il subsistast sans māger & sans boire, sans production de nouveaux esprits, & que son dormir demeura bien reiglé, sans luy fournir autre matiere que sa volonté, pourquoy irons nous si songneusement rechercher des causes naturelles, qui ne peuuent nous releuer des doubtes & difficultez, que nous y trou-



uons, & ne nous donnent aucune lumiere en la recherche de la verité? iusques icy les plus viues poinctes de vostre discours se trouuent rabatues, qui nean-moins rendent vn grand esclat de la viuacité de vostre esprit, & me font receuoir avec applaudissement vos belles conceptions, vos parolles disertes, qui seruent de truchemēt à voz plus rares imaginations, pour en auoir vne claire intelligence, lesquelles i'ay dis cy deuant estre en apparence viriles, aussi sont elles capables de se faire valoir parmy ceux qui ne passent outre l'escorce des choses. Mais encore que ie vous contredise, ne croiez point que ie desseigne en tirer quelque gloire, ie suis en l'age que i'ay, franc & net de ce desir d'ambition, elle n'a plus de prise sur moy. Et puis, la peine de vous contrepointer, me seroit trop chere maintenant. Que si la verité, que i'ay eu pour obiect, ne m'eut pressé de prédre le party des causes surnaturelles, ie me fusse bien empesché d'entrer en ceste lice, & ma bouche ne se fut ouuerte pour vous dire avec toute franche, que ie n'ay peu comprendre la subsistance des esprits, sans se dissiper, en vn corps animé & viuant. Car supposé qu'ils ne se dissipassent point, le repos n'est point nécessaire apres le traual, s'ils sont dissipez, il a fallu qu'ils aient esté reparez, afin qu'ils contribuent la force qui est nécessaire aux parties, pour r'entrer en

D iij



leurs fonctions ordinaires. Interrogez les Medecins, & leur demãdez si les esprits se dissipent, s'ils ont necessité d'estre reparez, ceste demande les fera rire, & croiront que c'est demander si il est iour en plein midy. Vous passez plus outre, & voulez estre informé de la matiere qui les repare, ils vous feront responce que c'est la plus subtile portion du sang, la plus lucide, & la plus diaphane. C'est ceste substance ærienne, non que ce soit l'air externe, receu par les poulmons & elaboré, capable de rafraichir les ardeurs & flames du cœur, mais comme spiritueuse dissipable à tout moment. C'est en fin la matiere de l'esprit naturel, instrument de la faculté naturelle du foye. De cestuicy est formé l'esprit vital plus sensible, & plus esclatant que le naturel, le cœur est son siege & c'est icy que le naturel perd son nom, comme fait vn ruisseau, quand il entre dedans le canal d'une grosse ruiere. Ce vital esleué au cerueau, qui est le dongeon de l'ame, ou ses plus eminentes actions reluisent, donne la matiere a l'esprit animal. Vous assignez la reparation des esprits, & leur renforcement a l'air, & moy leur rafraichissement. I'en ay cy deuant assez dit, pour faire paroistre que ceste reparation ne resulte point de l'air, & la raison ne permet pas, de luy donner le pouuoir de les fortifier. Car si l'air est alteré du froid, comme pendant les rigueurs de



l'hyuer, lors que les vêts qui viennent du north grondent & souspirent plus rudement, & les esprits ne sont que feu, comment ce feu peut il estre fortifié par le froid, veu que leurs qualitez sont contraires, qu'elles s'entrechoquent à leur ruine & quelles se destruisent vnanimement. Ceux qui ont eu la veüe des plus hautes montaignes, & ont fait experience des plus rigoureuses froidures au cours del'hyuer, se sont apperceus, que de ceux, qui s'y sont exposez, plusieurs ont esté esteints au passage, par la cōgelation des esprits. Ce n'est doncques pas l'air qui fortifie les esprits, & conserue leur feu. Si vous dittes que leur vigueur & force procede de la substance ariëne du sang, ie me range de vostre costé, mais que l'air ait vn autre effet, que de leur impartir quelque fraischeur, pour empescher leur trop prompte dissipation, ceste opinion se defait soy mesme. Vous adioustez que l'air a plus de conuenance avec les esprits, qu'avec l'aliment, & qu'il y a trop de façon à preparer, & disposer vn suc propre, pour en tirer quelque chose spiritueuse. Je dis que la generation des esprits, & la reparation se font sans interruption, à tout moment, & que ceste longue façon, que nous opposez, est imaginaire & n'a point de lieu icy. Car tout se parfait en vn mesme instant, mais en differents lieux, si bien que la nature suggere sans cesse la matiere spiri-



## CINQUIESME DISCOVRS

tueuse qui engendre foment & repare les es-  
 pris, & ceste façon n'a point de relache ny de  
 remise. Et comme le ruisseau ne tarit point, tant  
 que la fontaine luy donne de l'eau, aussi les es-  
 pris ne sont iamais ravis & esteints, pēdant que  
 l'aliment fournit la matiere du sang, & que le  
 sang sert de matiere aux esprits. Vous attribuez  
 à l'air vne grande familiarité avec les esprits, &  
 de la voulez inferer, que l'air se conuertit faci-  
 lement en esprit. Il y a de la conformité, mais  
 non pour prendre la substance de l'esprit, mais  
 la conuenance de la substance ærienne, & par-  
 tie plus subtile du sang, est bien plus grande  
 avec l'esprit, & symbolise dauantage: parce que  
 les proprietiez naturelles du sang subtilisé ont  
 plus de correspondance avec celles de l'esprit,  
 puis que ce n'est qu'une mesme substance, dif-  
 ferente seulement en perfection, qui donne vne  
 prerogatiue plus grande à l'esprit, qu'à la subti-  
 le partie du sang. Je donneroie vn discours de  
 plus grande estenduë sur ce subiet, mais nous  
 auons deuidé ce peloton en nostre quatriesme  
 traitté, & me suffit, que ce mot ait esté mis en  
 ieu, comme en courant. Vn autre que moy, qui  
 aura plus de loisir que ie n'ay, & qui aura plus  
 de disposition que le dechet des ans ne m'en  
 laisse, pourra prendre ceste peine si le subiet  
 semble le meriter, s'y esgayer, & le traiter avec  
 vne plus longue halene. Je pensois donner pre-



sentement la dernière main à ceste narration, mais il se presente encore vne chose à dire, de laquelle me donnez le subiect, & que ie ne puis ny ne doibs passer sans touche, pour ne laisser rien derriere. En vostre premier discours consultant Hippocrates, vous auez trouué que les deux principes de vie, & de la subsistance des animaux, estoient le feu & l'eau, le feu animant tout, & l'eau nourrissant tout, & que ces deux principes se trouuoient en Godeau, capables de le faire subsister. La viuacité des esprits testmoignant le feu, & pour le regard de l'eau vous la puisez de l'air, par l'aspiration des poulmons. Je ne vous impose rien, ce sont vos paroles, ne pouuez les denier, puis quelles sont escrites. Maintenant pour leur donner quelque couerture, vous biaisez & dittes que par ceste eau vous auez entendu parler de l'humeur radical, en ce que l'eau generalemēt prise peut enclorre, & renfermer en son estendue l'humeur radical, comme le genre fait l'espece. Je ne puis aduouer cecy. Car si l'eau est substituée en la place de l'humeur radical, & l'eau est produitte de l'air receu par l'aspiration du poulmon, il sensuit que l'humeur radical auroit sa production de l'air aspiré, chose du tout absurde & sans fondement. Car si l'humeur radical est vn principe de vie interne, vous ne pouuez le rapportera l'eau, qui vient d'une cause.



## CINQVIESME DISCOURS

externe. C'est doncques abusiuemēt, que vous rengez l'humeur radical, sous l'estenduē de leaue produitte d'un air aspiré. Et neant moins vous l'avez escrit, ce sōt vos parrolles expressees, auxquelles il vous est du tout impossible d'apporter aucun temperament. De sorte que ie ne pouuois passer cet erreur, que i'ay touché en mon dernier discours. Mais ie veux souffrir & supporter avec patience, que sous ce nom d'eau, toute humeur puisse estre comprise & entēduē, sans y estre tenu. Je veux que ces deux principes de vie l'eau & le feu, cest adire que la chaleur naturelle & humeur radical ioins & vnis, soient principes & cause de la subsistence, & vie des animaux. Il vous restoit de mettre en euidence, vne chose qui est que ce feu ou chaleur naturelle, & ceste eau ou humeur radical, pouuoient subsister plusieurs années sans le secours des alimens, par vne puissance naturelle. Certes ie ne croy que l'entreprenez, & si vostre entreprise reussit, fondee sur des raisons bonnes & vallables, vous me ferez vn autre Oedipus. C'est le subiet sur le quel nous sommes appointez contraires, & receus a prouuer nos faits. Vous debuiez verifier, que par les causes naturelles ou peut subsister plusieurs années, sans boire & sans manger, demeurer dru & sain sans emaciation du corps ou de ses parties, estre conseruē en vn mesme estat sans aucune diffi-



pation des substances fluides & euaporables, qui se rencontrent en la structure de l'homme. Ma preuue du contraire me semble suffisante. Je ne veux m'en rendre le iuge, parce que souuent le iugement est peruertý par les conceptions propres d'un chacun, lesquelles sont coustumieres de causer en l'intellect des opinions souuent receues trop legerement, vn fort grand auuglement: si est-ce qu'en ce subiet, ie ne veus emploier que les raisons deduittes en mes autres discours, & touchees sans grãd artifice au progres de ce dernier. L'apparence de vos raisons les fait trouuer plausibles, mais peu efficaces, pour donner creance à vostre aduis. Vous me ramenez en fin à l'autorité de Ioubert, chancelier en son temps de l'vniuersité de Montpellier, & Docteur celebre en la faculté de Medecine. Il auoit du merite, estoit grand anatomiste, bien versé en la cognoissance des simples, il quittoit les opinions communes, & comme vous, il vouloit que l'on peut subsister par longues annees sans boire & sans manger, mais il n'a pas mieux rencontré que vous, pour fonder son aduis r'apporté en son paradoxe dedié à Papon Iuriconsulte scauãt. Il y a ja long temps que la terre a en depost les os de ce fameux Medecin, & me seroit mal seant d'entrer en lice avec son ombre. Toutes les raisons qui confirmẽt son opinion, & employees a ceste fin,



se trouuent en cloles en mon premier discours de l'innappetence de Godeau, & sommairement representees. La elles sont refutees sans faire mention de luy, pource que ie ne desirois offenser sa memoire, aussi que i ay naturellement plus d'inclination à louer, qu'à blasmer. Et parce que ie n'ay aduoué vostre aduis, vous auez cōiecturé, que pour embrasser vostre opinion, & sa fantasie, la reputation d'un tel personnage me seruiroit de loy, & m'obligeroit à le faire. Vous voyiez par là que ie n'ignorois son escrit sur ce subiet, & que ie l'auois leu avec attention, mais i'ay creu deslors, comme encore ie croy, qu'il carressoit trop ses inuentions, & les fauorisoit outre mesure, aueuglé par l'ostension de son bel esprit. Mais pour en parler plus à son auantage, il pretendoit tirer la verité de la fondriere d'un puis, pour l'estaller à la lumiere, & par ce moien profiter de toutes contrarietez comme vous. Scachez Androgyné, que ie ne melie point aux personnes, ie tiens pour amy Socrates, ie tiens pour amy Platon, mais i'affectionne dauantage la verité, ie luy donne plus de pouuoir sur moy, & se glisse plus auant en mon cœur, que l'autorité des particuliers. I'ay iusque icy fait vne entiere reueue & recherche de tout ce qu'auetz escrit sur ce subiet, & donné iugement sur le r'apport qu'en auez fait, & le desseing qu'auetz eu d'attribuer aux



causes naturelles l'inappetence de l'enfant de Vauprofonde, la ceflation de l'vſage des aliments, pendant quatre ans vnze mois. I'en'ay rien omis de ce que i'ay creu meriter ma plume, afin d'aſſeurer le party que i'ay tenu contre vous, & combattre voſtre opinion avec plus de patience, & de longueur que ie ne m'eſtois propoſé. Mais permettez moy d'adiouſter vne difficulté, qui m'a eſté representee nagueres, laquelle vous n'euffiez omis, ſi elle vous fut venue en memoire. Elle eſt fôdee ſur la ſubſiſtance de pluſieurs ſucs artificiels, & chymiques d'une duree plus qu'annuelle, ſans apparêce de diminution. Et de ceſte durable ſubſiſtance, on inferoit que l'humeur radical pouuoit auoir quelque conformité, & reſemblance avec ces ſucs, pour le regard de la duree, & demeure en vn meſme eſtat. Ils poſent doncques en fait, que l'humeur radical, par vn moien & ſecrec incomprehenſible de la nature, a eu droit de ſe maintenir ſans deperifſement par vne longue ſuite d'ânees, comme il en arriue aux liqueurs chymiques, conſideré que la nature eſt plus forte, que tout artifice. Je veus ſelon leur deſir qu'il y ait vne correfpôdêce entre l'humeur radical & le chymique, plus qu'il ſymboliſent en qualité, & aucunement en conſiſtance, ſi eſt-ce que ſi voulez vous fermer a la durre, & eſtablir en l'humeur radical vne ſubſtance ferme,



## CINQVIESME DISCOVRS

n'est pas possible de les enclorre ioubz vn mesme r'apport. Pour autant quel'humour radical est naturellemēt & de soy mesme fusible, qu'il est tousiours exposé à vn manifeste & iournaliere dissipation. Cest pourquoy des son origine il tire a sa fin. Les suc chymiques deperissent aussi, mais non si apparemment. Car la verité est que les suc chymiques se conseruent long temps, sans le consumer, quand ils sont renfermez dedās des verres bien clos, & estoupez, ou l'air tant soit il subtil ne peut penetrer. Que si l'air y trouuoit quelque entree, on les verroit s'exhaler de iour en iour, voire de moment en moment. Si bien que ce n'est de la nature de ces liqueurs & suc qu'il se conseruent longuement sans se consumer, ains à raison des vases dēsés & impenetrables à l'air, qui les contiennent. Et ce qui fait quel'humour radical se consume à veuë d'œil, c'est qu'il loge en vn subiet ouuert à l'air, & a ses impressions, mesme en vn corps formé & moulé d'une substāce vaporable, qui ne se peut maintenir que par vne matiere conuenable, & de semblable cōdition. Et comme par la presence de ceste matiere, elle est fomentee, & prend d'elle sa subsistence, aussi par sa subtraction, elle vient à deschoir perceptiblement. I'adiousteray ceste consideration, qui est for efficace, que la chaleur inherente à l'humour radical est en vne action continuelle, rauissant



rauissant petit à petit, & deuorant sans relache quelque part de l'humeur radical, sur lequel agissant, elle fait vne reflection sur soy meisme, & en ceste souffrance reciproque, recoit vne perte ineuitable, & vn dechet sensible. Car cest vne verité recognue parmy les Philosophes, Que tout ce qui agit, n'est exempt de passion, & que ce qui endommage autruy naturellement s'endommage. Comme si deux luittent ensemble, l'un se trouue le plus fort, renuerse son compagnon, mais en s'affoiblissant, & perdant de ses forces. Cecy seruira de responce a ceux qui posent vne conformité entre les suc chymiques & l'humeur radical, & veullēt establir vne subsistance durable de l'humeur radical, comme du chymique, cōuaincus par l'experience que l'on en a, estant l'humeur radical fusible deuant la chaleur naturelle, comme la vapeur en l'air deuant les rayons du Soleil. Il est temps de rechercher quelque port, & haure a ceste nauigation, en laquelle i'ay vogué plus long temps, que mes exercices ordinaires ne me pouuoient permettre. Ceux qui m'ont veu en ce petit trauail, sont fideles & asseurez tesmoins des diuertissemens, & distractions que i'ay eu, & qui me suruiēnent d'heure à autre en diuerses façons. C'est ce qui me fait souhaitter, que d'ores en auāt qu'un autre, que moy, prēne la rame en main, haulse les voiles pour receuoir

E



# CINQVIESME DISCOURS

le vent, & cingler en la mer de ce merueille. Je quitte pour l'aduenir cest exercice, ie ne suis plus propre a faire ce mestier, le declin de mon aage m'en doibt dispenser, puisque le trauail, pris hors de saison, est la ruine des corps & des esprits, auxquels Dieu a donne des païses, outre lesquelles, le trauail est de saison & porte preiudice. N'attendez doncques plus, Androgyne, pour l'aduenir autre discours que le present, tissu à diuerses reprises, excusez la rudesse de mon stile, & ne me deniez vos bonnes graces. Attachez vous a vostre opinion tant qu'il vous plaira, ie n'y donneray point d'empeschement. Parmy les personnes libres, les iugemens doibuent estre libres. Je souhaitte, & demande la mesme liberté, soit que mon opinion soit plus receuable du moins plus vray semblable, soit que non, il ne m'échaut. J'espere que Dieu nous en donnera vn iour plus claire intelligence, au lieu ou l'ame n'est plus flotante parmy les fantasies, & conceptions humaines.

## T V M V L V S.

*Foannes Godeau è valle profunda prope Senonas, in agro villæ regis nouæ, infra decimum ætatis suæ annum, abolito suctionis sensu, quem natura coniecit in os ventriculi, ap-*



*petere, & cibo potuque vii desijt, alimenti  
sola recordatione perhorrescens. Ex eo tem-  
pore nihil à visica, nihil ab aluo excretum.  
Sic vixit innocens prodigiosè annos quatuor  
menses undecim, stante (quod mirum est)  
citra ullam extenuationem omnium partium  
compagè, & structura. Obijt inflammatione  
pulmonum mensis Aprilis die 16. anni 1616.*

Imposuit vitæ leges natura, nec vllum  
Absque cibo, & potu viuere posse tulit.  
His sine, qui vita Senonum frueretur in agro,  
Godius vnus adest, res noua, mira magis.  
Fit via nulla cibo, excernendis nulla relictæ,  
Causa rei tantæ quæ datur, ipse Deus.

---

### IMITATION DV LATIN.

La nature a voulu obliger nostre vie  
Aux passes de ses Loix, & l'hōme ne peut pas,  
Priué de nourriture, euit le tréspas.  
Dōcques il doibt māger, s'il a de viure enuie.  
Godeau pour ce subiet nous a l'ame rauie,  
Parce qu'a ces decrets il a fermé le pas,  
Car enfant qu'il estoit, il quitta tout repas,  
Et sa bouche n'y fut oncques plus asseruie.



Ce rare-estange cas passe nos iugemens.  
Car perdant du manger, & du boire l'usage,  
La delcharge cessa des cōmuns excrements.  
Mais qui peut luy auoir caule cet auantage,  
D'auoir vescu tāt dās, sans dōner iēps n' lieu  
Au corps pour se nourrir? le plein vouloir de  
Dieu.

*Hoc monumentum, quod omni aeo posterī  
suspiciant, posuit SIMEON DE PRO.  
VANCHERES. LINGONENSIS  
MEDICVS REGIVS & vrbis  
Senonum ciuis.*



A notable and Prodigious Historie  
of a Mayden, who for sundry yeeres  
neither eateth, drinketh, nor sleepeth,  
and yet liveth. Black letter. Calf,  
gill leaves, by Lewis, 4<sup>to</sup> J. Wolfe, 1589.  
Bright, Cat. N<sup>o</sup> 2933 -

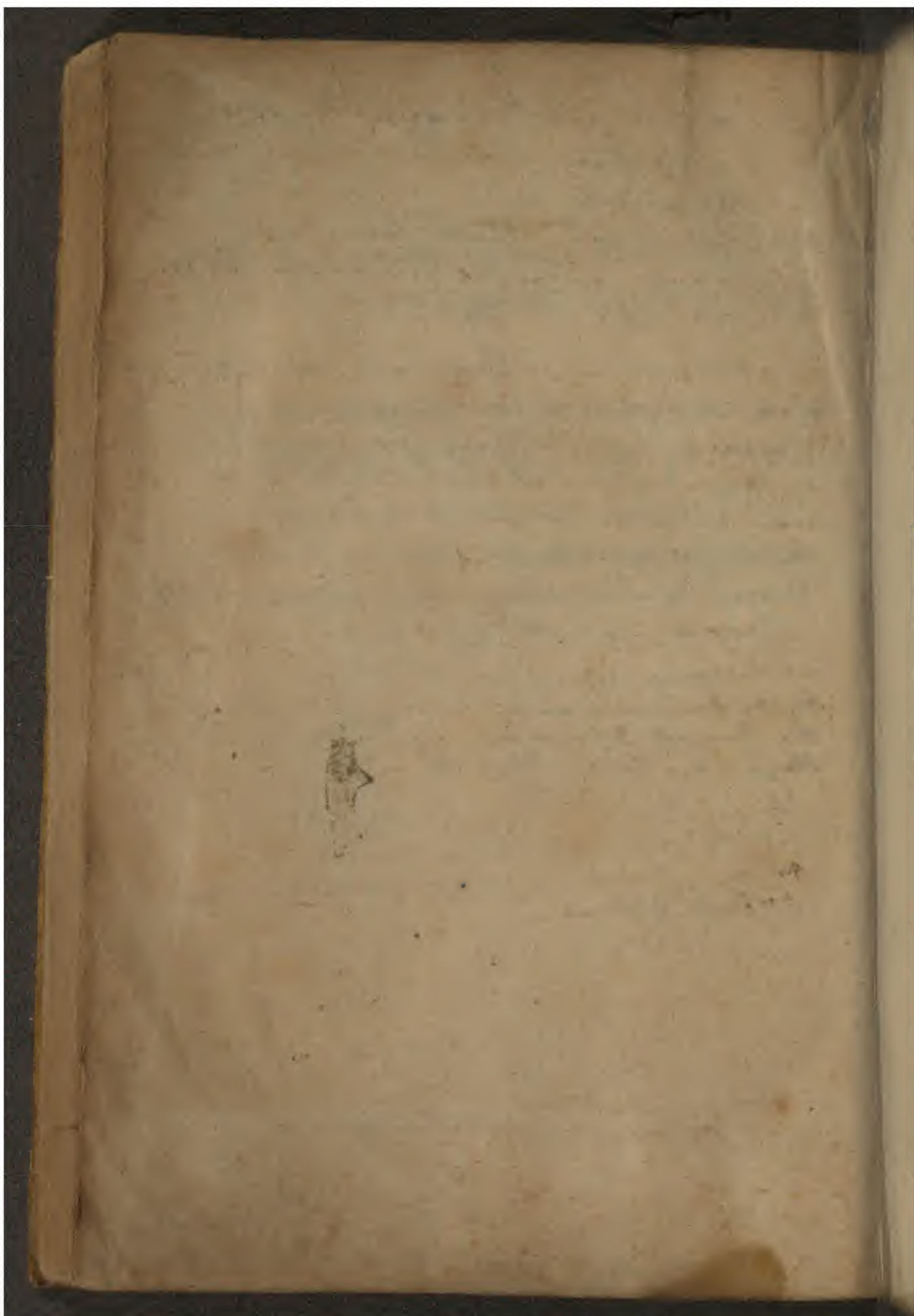
A true and admirable historie  
of a Mayden of Contoleng, in the  
Province of Voiting, that for the space  
of three yeeres and more hath lived,  
and yet doth, without receiving either  
meate, or drinke. (With commendatory  
verses by J. Dekker and others). 1604.

Bright, Cat. N<sup>o</sup> 2934. -

A discourse upon prodigious Abstinence, occasioned  
by the twelve months Fasting of Martha Taylor  
the famed Darbyshire Damsell. By John  
Reynolds. Lond. 1669-4<sup>to</sup>

Library Brind, Manual J. 4, P. 912 pour un  
article intéressant sur l'abstinence et ses  
avantages, et notamment sur l'abstinence de  
propre, Godeau -







S. # 100.

e